

Jean Lebesnerais

Né en 1923 à Tinchebray, Orne

Souvenirs de guerre 1939-1946

En 1938, j'étais en pension dans une école professionnelle à Caen. Janvier 1940 me voit revenir à la maison suite au bombardement des aciéries de Mondeville. Je quitte mon école où il me restait deux années d'étude pour avoir mon brevet de technicien en mécanique générale. J'ai la chance de les continuer sur le tas avec mon embauche à l'atelier de maintenance d'une usine du village. Le chef de l'atelier, M. Raymond, était un grand ami de mes parents. Avec son savoir faire j'apprendrai beaucoup de choses. Le soir je prenais des cours de français, de mathématiques, de géométrie avec le directeur de l'école laïque qui me connaissait bien. Raymond, mon responsable d'atelier, habitait une petite maison surplombant la vallée du Noireau au bout de la rue où mes parents avaient la leur. Pendant mes vacances, quand les copains étaient occupés, j'allais souvent le voir. Très jeune il m'a appris à sculpter le bois, à ciseler le bronze, le dessin d'art. Pour moi c'était un génie. Les événements se précipitèrent. Les armées allemandes envahirent le nord de la France. Nous étions en Juin 1940.

Nous fuyâmes devant cette invasion. Un autre des amis de mes parents qui avait une petite usine près de Tinchebray permit à ceux-ci d'emporter quelques valises et deux matelas sur un camion. Avec eux à bord nous partîmes sur la route vers le sud. Moi je suivais en vélo. Les avions allemands bombardaient les convois militaires en retraite sans s'occuper si des civils étaient parmi eux. Deux des voisins de mes parents y trouvèrent la mort. Arrivé en Mayenne une surprise nous attendait. A un passage à niveau des soldats allemands nous obligèrent à faire demi tour. De retour à la maison nous fûmes anéantis. Mais la vie reprit son cours. Le Maréchal Pétain signa l'armistice. Les prisonniers de notre armée furent envoyés en Allemagne. Je retrouvais mon travail. Les Allemands occupèrent la moitié nord de la France. Vichy devint la ville où le Maréchal avait son gouvernement. A plus de 95 pour cent les Français approuvèrent son action; la guerre fut terminée. Dans toutes les écoles et les manifestations, toute la France chantait "Maréchal nous voilà, Toi le sauveur de la France". Dans pratiquement tous les foyers un portrait de celui-ci trônait en bonne place. Les soldats allemands étaient partout.

Pendant cette année là, deux nouveaux employés firent leur entrée. Les mois passèrent et nous arrivions en 1941. Les troupes d'occupation nous avaient depuis le début supprimé les postes de radio. Donc très peu de nouvelles. Petit à petit, nous apprenions l'appel du général de Gaulle. Jean l'électricien fabriqua un poste à galène que nous cachions dans un vestiaire. A chacun notre tour nous écoutions les messages de la BBC "Ici Londres les Français parlent aux Français". Raymond notre chef nous traduisait ce qui se disait en Anglais. Nous avions de la chance, il connaissait l'anglais et l'allemand.

Un matin, voilà Léon, un des nouveaux employés, qui arrive avec un paquet blanc sur son porte-bagages. Nous fûmes trois à entrer dans le secret. Il avait trouvé sur le bord d'un champ en venant travailler un parachute avec un pigeon. Vite j'allais le camoufler dans un coin du parc à métaux. Nous décidâmes que dans la soirée nous irions relever les emblèmes sur les camions allemands et les mettre sur le message que le pigeon devait emporter vers l'Angleterre. Notre projet tomba à l'eau quand Léon et moi furent appelés au bureau du chef de fabrication, qui n'aimait pas les occupants. Les gendarmes étaient là avec lui. La peur au ventre nous livrâmes notre pigeon aux représentants de la loi. Avec un certain sourire ceux-ci nous dirent que Léon avait été vu et dénoncé par une femme de prisonnier de guerre voulant faire revenir son mari et qu'ils étaient plus aptes que nous à donner des renseignements aux alliés.

Oui, après l'accord de Pétain et Hitler à Montoire, pour chaque volontaire partant travailler en Allemagne un prisonnier reviendrait chez lui. Cet accord permettait aussi aux allemands de prélever dans les usines la main d'œuvre qui leur manquait sous la forme du travail obligatoire. Par chance notre dénonciatrice s'était adressée à la gendarmerie Française. Il faut reconnaître que nos gendarmes n'étaient pas tous des vendus. L'affaire fut sans suite pour nous.

Le général de Gaulle n'était toujours pas bien vu des Anglais et des Américains. Pas plus d'ailleurs des généraux français d'Algérie. Quand il se présenta au général Massu, le général Giraud, le général Demonsabert, les amiraux Dargenlieu et Darlan refusèrent de lui obéir en tant que représentant de la France. Ils s'en tenaient aux accords d'armistice signés par Pétain. Les Anglais essayèrent de s'emparer de la flotte française en rade des ports de Casablanca, de Dakar et de Mers-el-Kébir. Ils furent repoussés une première fois. Ils revinrent en force et détruisirent bien des bateaux et tuèrent plus de 1800 marins français refusant de se rendre. Pas plus à eux qu'aux Allemands. Juin 1941 les Russes déclarèrent la guerre à l'Allemagne et envahirent la moitié de la Pologne.

Dans mon village, les soldats allemands devinrent agressifs. Dans un hameau voisin, des SS prirent possession d'un corps de ferme. Cependant un Lieutenant-major qui avait sa chambre réquisitionnée dans une maison proche de celle de mes parents se confia à mon père. Il lui apprit qu'il avait fait ses études de médecine à Paris. Il parlait bien le français. Puis il avoua ne pas aimer les Nazis. Sa famille en avait souffert. Son grand-père handicapé avait été d'office transporté dans un hôpital près de Berlin, où il était mort deux mois après. Sa famille n'avait pas pu récupérer sa dépouille. Il était contagieux. Puis il quitta sa chambre pour aller se battre en Russie. Plus tard, mon père reçut un petit paquet par l'intermédiaire d'un soldat allemand. Ce petit paquet, qui avait été ouvert était plein de papier journal écrit en allemand. Au milieu une petite boîte du type pilulier. Dans cette boîte de la terre, et collé dans le couvercle sur un morceau de papier ces quelques mots. Voici de la terre de Russie. Mon père sut tout de suite de qui elle venait.

Un jour cet officier vint à la maison voir le jardin de mes parents. Cela lui arrivait de temps en temps; ce qui servit de couverture pour les actions de résistance de mon père. Ma petite maman n'était pas toujours aimable avec lui. Un soir il laissa sur une chaise près de la cheminée un porte-documents d'où sortait une feuille de papier. Ma mère curieuse regarda ce papier écrit en français. Il portait deux noms de jeunes gens du village. Quand l'officier fut parti elle en parla à mon père qui sut tout de suite quoi faire. De bonne heure le lendemain matin il envoya ma petite sœur prévenir le plus proche. Les parents de celui-ci tenaient un magasin d'ameublement. Quand elle arriva deux hommes en civil, chapeau et ciré noir, tenaient le jeune homme avec des menottes. "Que venez vous faire ici", lui demanda l'un d'eux. Avec un sang froid que je ne lui connaissais pas, elle répondit : "Je viens voir si le matelas de mes parents est prêt". On lui répondit de revenir plus tard. Elle quitta le magasin sans se précipiter. Elle mit quelque temps à s'en remettre.

Août 1941, nous étions un samedi. De repos, j'étais allé voir mon copain Roger. Il habitait une maison dans une rue perpendiculaire à la grande rue, la rue de la prison (bien nommée pour la circonstance). Un petit attroupement devant chez lui. Sur une marche, un homme était assis, ligoté et la figure couverte de sang. Tenant le bout de ficelle qui servait à attacher l'individu, le paysan qui avait donné une bonne correction à un vagabond qui avait voulu violer sa fille. Il était venu voir les représentants de la loi pour savoir quoi faire de sa prise. Arrivant par la Grande rue un bruit de ferraille. C'était des chars allemands. Les chars s'arrêtèrent et un officier descendit du premier. Il était vêtu de noir. Sur son calot une tête de mort. A son bras un brassard avec une croix gammée. C'était un SS. Avec un fort accent "Qu'est ce que c'est ?". Le paysan lui expliqua avec force de gestes ce qui c'était passé. Le SS sortit son revolver et tira deux coups dans la tête du vagabond. Il se retourna en disant : "Chez nous pas nourrir trois mois", et remonta sur son char. Interloqués, les assistants de cette scène quittèrent précipitamment les lieux. Laissant là le paysan et son cadavre.

Novembre 1941 arriva avec pour moi le début d'une course pour la vie. Les rafles dans les usines augmentaient chaque jour. Ce jour là fut notre tour. La Gestapo se renseigna à la gendarmerie pour connaître

les employés des usines du village pouvant les intéresser. Mon père mis au courant de ce qui se passait, sans perdre de temps, envoya des messages pour prévenir les gens susceptibles d'être déportés. Je suis du nombre. Quittant précipitamment mon travail je rentrais à la maison. Le lendemain matin, de très bonne heure, je partis pour un périple de plusieurs mois. Première halte, chez ma sœur aînée à Pont d'Ouilly dans le Calvados. Son mari avait une entreprise de peinture en bâtiment. Me voila devenu peintre. Je passais avec eux un hiver tranquille. Le début de février 1942 arriva quand un gendarme prévint ma sœur d'une façon détournée en lui disant que son employé lui ressemblait de trop pour ne pas être de la famille. Et me voila reparti.

A la tombée de la nuit, je pris la route de Flers-de-l'Orne où habitaient mes futurs beaux-parents. Hé oui j'étais fiancé. Il pleuvait à torrent. Trempé, j'arrivais à un hameau près de Flers. Je ne tenais pas à arriver de nuit dans cette ville, à cause des patrouilles allemandes. Je m'arrêtais devant une petite maison aux volets mal clos. Il y avait de la lumière. Je risquais le tout pour le tout. Je frappais à la porte. Un homme vint ouvrir. Il me détailla des pieds à la tête. Sans me demander ce que je voulais, il me dit : "Poses ton vélo et entre". Sa femme me regarda à son tour : "T'as faim ?". Un coup de tête de ma part : "Alors assieds toi, et donne moi tes affaires mouillées". Lui revint : "Ton vélo est dans le garage". La femme me servit une grande écuelle de soupe. "Tu dors ici, il y a la chambre de notre fils qui est libre. Tu partiras de bonne heure demain matin". Voilà les quelques mots que nous avons échangés. Après une bonne nuit et un super petit déjeuner, il me dit avant de prendre ma bicyclette, et ceci m'a terriblement marqué : "J'espère que des gens feront à mon fils ce que nous avons fait pour toi. Va et bonne route, fais très attention". J'en ai déduit que leur fils était dans la même situation que moi.

Il faisait encore nuit quand j'arrivais à Flers. Surprise de mes beaux-parents de me voir si tôt. En quelques mots, je leur expliquais la situation. Avant de partir au travail, les recommandations fusèrent. Pas question de sortir en ville ou même dans le jardin. Nous étions un jeudi, il me fallait attendre le dimanche pour voir ma fiancée, qui avait été prévenue ainsi que mes parents. Enfin elle arriva, et avec elle des nouvelles de ma famille et de mes amis. Dans une lettre mon père me disait qu'il me cherchait une nouvelle planque. De plus, j'avais une nouvelle carte d'identité. Je m'appelais Emile Clisson. Elevé par ma Grand-mère dans la banlieue d'Argentan, car mes parents étaient en Martinique et ne pouvaient pas revenir en France. J'étais employé agricole. Cette nouvelle carte remplaçait celle que j'avais déjà où je m'appelais Jean Legot. Mon père était en rapport constant avec un employé de la Préfecture d'Alençon qui lui fournissait des faux papiers certifiés authentiques et des cartes de pain. Méfiant, il n'en donna pas à tout le monde, car à cette époque les dénonciations étaient courantes et certains jusqu'en fin 1943 n'étaient pas très net vis-à-vis de la résistance.

Il y avait aussi un ordre de mission me chargeant de relever les matricules des voitures allemandes, mais aussi les sigles peints sur les carlingues des avions posés sur le terrain d'aviation de Flers. Le tout accompagné d'un petit sac de poivre à cause des chiens de garde. Accompagné de Pierre, le jeune frère de Thérèse, cette mission fut menée dans les jours qui suivirent. Nous prenions cela comme le jeu du chat et de la souris. Cette mission fut très réussie.

Puis, quelques jours plus tard, prévenu, j'allais pour la première fois depuis des mois revoir ma famille et mon vieil ami Raymond, car c'était chez lui que je devais me rendre. A 7 heures du matin le lendemain je quittais mes hôtes, et traversais Flers sans encombre. C'était l'heure où les employés des usines et ateliers se rendaient à leur travail. Parmi eux je passais inaperçu. Je regagnais Landisacq, un petit bourg sur la nationale de Paris-Granville. Par des petits chemins de terre j'arrivais à une grande ferme que je connaissais bien. Celle-ci, perchée sur la colline, dominait la vallée du Noireau. Descendre le bois qui couvrait le flanc de cette colline, passer le petit pont sur la rivière, quitter le chemin de terre pour prendre un sentier abrupt qui longeait la maison de mes amis et me voila enfin arrivé. Je ne vous parle pas de leur accueil.

Mounouche (Henriette) comme j'appelais la femme de Raymond qui m'avait adopté comme son propre fils. J'avais deux familles. Mon vieil ami avait préparé une cache pour mon vélo. Dans le coin du jardin un tas de

bois sous lequel il avait creusé un trou pour y déposer ma bicyclette. L'entrée en était cachée par des fagots de bois que l'on remettait par la suite. Bien malin celui qui pouvait découvrir cette planque. Dans la salle de séjour un escalier qui montait à l'étage. Et là encore une surprise m'attendait. Une cache dans laquelle je pouvais me glisser en m'allongeant sous les dernières marches. Devant l'escalier une cloison en bois où s'ouvrait un placard de rangement. L'accès n'était pas facile. Mais l'avenir de cette planque prouva qu'elle était efficace.

Le soir de ce jour, mes parents et Thérèse vinrent me voir. Une vieille radio cachée dans le fronton de la cheminée égrena les actualités venant de Londres. Avec un son plus que nasillard nous entendîmes cette phrase que sentait le liberté : "Ici Londres, les Français parlent aux Français". Les troupes nazies avançaient en Russie, certes avec beaucoup de pertes. Nous sommes fin février 1942. En Russie, c'est la bataille de Stalingrad que les Allemands n'arrivent pas à prendre, pas plus que Leningrad et Moscou. C'est le début d'une longue défaite. Pour finir cette mémorable soirée, Mounouche au piano et Raymond à la mandoline nous interprétèrent un air de leur répertoire. Des gens formidables qui savaient tout faire. Pour regagner leur domicile, mes parents et Thérèse durent prendre bien des précautions.

Deux jours plus tard, je connaissais ma future destination. Je devais me rendre dans une ferme près d'un hameau à la Chapelle-Biche. J'avais sur un bout de papier un itinéraire que je devais détruire rapidement. Au lever du jour le lendemain, le cœur serré, je pris la route, non plutôt les chemins de terre pour arriver à destination en évitant le bourg de Chanu. J'arrivais en début d'après-midi. Les présentations furent courtes. Mon prédécesseur était parti le matin même. Vite mis au courant des travaux que j'aurais à accomplir : soigner les poules et les cochons, aller chercher le soir les vaches dans les champs et les mettre à l'étable, barater le beurre et moudre la farine. Je fus vite le confident de la patronne. De mon côté, je devais m'absenter de temps en temps pour les missions qui me seraient demandées, auxquelles le patron me répondit : "Si tu as besoin de moi pour ça n'hésite pas à me le dire". Et avec un sourire malicieux il ajouta : "J'en ai fait d'autres".

J'avais une petite chambre bien tenue dans un bâtiment annexe du corps de ferme. A la fin de la semaine suivante, je fus confronté à une curieuse besogne. Avec le commis, plus âgé que moi, nous devions préparer une étable en vue d'un abattage. Ce commis en avait l'habitude. Puis aller chercher un bœuf au champ et l'attacher dans cette étable. Le boucher arriva, la mise à mort de la bête, aller laver les tripes à la rivière toute proche me laissa complètement abasourdi. Ceci avait demandé une bonne heure. Puis le lavage à fond de l'étable pour ne rien laisser de suspect. Je me retrouvais à table avec tous les participants. Dans mon assiette arriva un énorme bifteck accompagné d'un grand verre de cidre. Tout ceci c'était passé comme si j'étais dans un autre monde. La patronne me glissa à l'oreille : "Nous donnons à manger aux petits gars comme toi qui sont dans d'autres fermes et à Flers".

Je n'étais plus étonné des absences du patron. Pour moi les habitudes se prennent vite. Je deviens un bon commis qui en plus pouvait dépanner, quand cela était possible, certaines machines. Mon passage à l'école y était pour quelque chose. Discutant un jour avec ma patronne je lui dis que je connaissais l'électricité de base. Je n'eus pas besoin de le lui rappeler car un jour je fus mandaté pour mettre une prise de courant dans sa chambre. Mon patron me rapporta tout le matériel que j'avais consigné dans une liste. Mon travail exécuté et ma patronne satisfaite, il me fut confié l'électrification de deux bâtiments. J'étais un peu le chouchou de la ferme.

Le temps passait relativement vite. Chaque mois par des chemins détournés je me rendais chez Raymond. Là je voyais ma maman, mon cher papa et bien entendu Thérèse. Je revenais aussi avec quelques missions à accomplir. Comme j'en avais pris l'habitude, relever les sigles sur les véhicules allemands et le lieu de leur cantonnement. Le plus délicat, c'était le terrain d'aviation de Flers. Les chemins, les fossés, les passages difficiles à franchir, toute une organisation minutieuse pour ne pas être repéré.

Plus tard, je suis allé jusqu'aux abords de Domfront et de Mortain. Disons que j'avais la bénédiction de mes employeurs et leur appui. L'hiver 1942-1943 se passa pour le mieux. Les Allemands sentant un vrai regroupement des réfractaires au STO (Service du Travail Obligatoire) dans des regroupements de FTP (Francs Tireurs et Partisans) dont ils subissaient de plus en plus les attaques, devenaient de plus en plus méfiants et agressifs. Les patrouilles et les contrôles étaient devenus très importants. Cela durait depuis plus de 6 mois en progressant chaque jour. Ce qui ne m'empêcha pas un jour d'aller à la gendarmerie de Flers porter un colis, le lendemain d'un abattage. Arrivé devant le planton : je vous apporte ce paquet de la part de M. X : réponse, "donne et tire toi. Fais attention".

L'armée Rouge en Russie commençait à faire reculer les troupes allemandes. Les bombardements étaient de plus en plus précis et nombreux, aussi bien en France qu'en Allemagne. L'Angleterre en subissait elle aussi depuis le début des hostilités. Avec l'Afrika Korps, les Allemands et les Italiens avaient bien des difficultés à gagner du terrain en Afrique du nord. Le général Leclerc, venant du Tchad avec la deuxième division blindée donnait un bon coup de main aux Anglais. Depuis la moitié de l'année 1942, les troupes allemandes occupaient toute la France. En arrivant à Toulon ils avaient trouvé la flotte Française coulée en rade de ce port. Le sabordage avait été total.

Un soir regagnant Tinchebray pour savoir ce que je devais faire, je tombais presque nez-à-nez avec une patrouille allemande. C'était au village de Chanu. La chance ce jour-là me sourit plus que vous ne pouvez croire. Aussi surpris que moi ils mirent un certain temps à réagir. Ce temps fut très précieux pour moi. A toute vitesse je pris le petit chemin de terre qui débouchait sur la route. Je le connaissais bien, ce qui était pour moi un avantage certain. Aucun champion cycliste ne m'aurait battu. Sans reprendre mon souffle, la peur au ventre, je roulais, je traversais des champs et des chemins creux. Enfin j'arrivais à la grande ferme. Descendre le chemin du petit bois. Traverser la rivière avec de l'eau jusqu'à la ceinture pour éviter le pont et monter le sentier qui longeait la maison de mes amis, passer mon vélo par-dessus la clôture du jardin et frapper deux coups courts et deux plus longs sur la porte et j'étais en sécurité. Mon ami fit disparaître ma bicyclette dans sa cachette. Ils s'attendaient à ma visite sachant que je devais arriver, mais pas dans ces conditions.

La nuit se passa sans bruit. Le lendemain fut aussi calme. Etant à table pour dîner quand des voitures dans le carrefour s'arrêtèrent. Des ordres en allemand prévinrent mon ami qu'ils cherchaient un terroriste. Disparaissant à toute vitesse dans ma cachette sous l'escalier pendant que Mounouche faisait disparaître nos couverts. Quelques minutes passèrent quand des coups violents furent frappés sur la porte. Un officier SS entra accompagné de deux soldats. Eux aussi étaient en uniforme noir. Cela, je le saurai plus tard.

Il parlait un très mauvais français. Ils recherchaient un terroriste qui devrait être caché près d'ici. Mon ami lui répondit en Allemand ce qui eu pour effet de surprendre cet officier. Continuant de parler dans cette langue il ne faudra que quelques minutes pour que celui-ci accompagne son interlocuteur dans l'atelier où étaient entreposés des sculptures et des vieux meubles en restauration. Le plus drôle c'est qu'il s'était arrêté émerveillé sur les ciselures que j'avais en chantier depuis longtemps. Il fallait que mon ami félicite le jeune auteur de ces œuvres. Ce que lui avait dit Raymond. Puis il revint dans la salle et menaça mes amis d'être sévèrement punis s'ils cachaient un terroriste. Le temps pour moi était interminable. J'entendais respirer et remuer un des soldats appuyés sur la rampe de l'escalier sous lequel j'étais caché.

Les jours qui suivirent se passèrent dans une anxiété partagée. Une voiture avec une sentinelle à bord était postée continuellement dans le carrefour près de la maison. J'avais interdiction de sortir dans le jardin, de passer devant la fenêtre qui donnait sur la rue. Quand Mounouche s'absentait pour faire des courses, je restais près de l'escalier. Ses commissions elle les faisait dans plusieurs magasins. Pour avoir trois biftecks, elle faisait deux boucheries. Dans le village tout le monde savait qu'ils n'étaient que deux. Et tout le reste était identique, car ils se doutaient, ainsi que ma famille que j'avais été dénoncé. Les jours passèrent avec toujours cette présence dans le carrefour. Cette sentinelle était là aussi pour diriger vers la vallée et les fermes sur la

colline, des camions tractant des canons. Nous apprîmes qu'ils installaient une batterie antiaérienne dans une ferme, derrière la ferme que je connaissais. Les alliés en furent vite prévenus. Mais tout ce trafic m'empêchait de bouger.

Trois semaines se passèrent où à la moindre alerte je disparaissais dans ma cachette. Un jour, en fin d'après-midi, mon père réussit à venir. Il m'apportait une mauvaise nouvelle. La ferme de mes protecteurs fermiers avait subi des fouilles en règle par des policiers et des miliciens à la solde de Pétain. Il faut se rappeler que Pétain et Darnan à Paris avaient organisé une armée de légionnaires pour aider l'armée allemande, la Légion des Volontaires Français contre le Bolchévisme (la LVF). Elle existait depuis fin 1941. Par la suite cette unité devint : la Wafen SS et la Milice. Celle-ci était plus dangereuse que la Gestapo allemande car c'était des français qui connaissaient bien nos habitudes et qui arrivaient à s'infiltrer dans des groupes de résistants.

Revenons à ma ferme. Ils ont eux aussi été dénoncés. Alors la prudence exigeait de ne pas y retourner. Il me fallait une autre planque. Le temps passa et les semaines défilèrent. Trois mois s'étaient écoulés dans des conditions de peur pour moi et mes amis. Il devint très difficile pour mon père de trouver une autre ferme pouvant m'accueillir. Raymond partait travailler vers 7 heures 15 tous les matins. Revenait déjeuner le midi et repartait vers 13 heures ¼. Le soir, il revenait vers 18 heures 30. Les nouvelles qu'il rapportait étaient de plus en plus rassurantes. En Afrique du nord les Allemands et les Italiens subissaient des revers très importants.

Je passais mon temps dans l'atelier où Raymond m'avait trouvé de l'occupation. Je sculptais des fleurs en relief sur un fronton d'armoire normande qu'il restaurait. Son atelier était une caverne d'Ali Baba. Devant la baie vitrée qui donnait sur le jardin, un petit tour bien équipé. Au milieu un grand établi de menuisier. Une petite scie à ruban, une combinée dégauchisseuse et toupie. Une mortaiseuse et dans un coin une petite forge équipée d'un ventilateur manuel. Sur des panneaux accrochés aux murs une multitude d'outils de toute sorte. J'ai pratiquement terminé les ciselures que j'avais commencé depuis un bon moment. Ce sont deux médailles en bronze, en bas-relief d'un diamètre de 6 centimètres. Une est à l'effigie de César et l'autre à celle de Vercingétorix.

J'étais bien, ce sont des gens formidables à qui je devrai ma vie. Puis un soir, avant la nuit, mes parents purent venir. La sentinelle était partie et les camions ne passaient plus. Pour les batteries antiaériennes les soldats passaient par un autre chemin. Je pourrai quitter mon refuge et regagner la campagne. Deux jours plus tard, je partis pour une ferme près du bourg de Ger dans la Manche. Cela m'éloignait un peu, mais cela ne m'inquiétait pas trop. Je pourrai prendre la même route au départ de Tinchebray. J'aurai quelques kilomètres de plus à faire.

Arrivé sur place où j'étais attendu, le patron et la patronne m'accueillirent chaleureusement. Je fus tout de suite à mon aise. Les travaux qui m'incombèrent étaient les mêmes que ceux que j'avais dans l'autre ferme. Là j'avais une chambre dans le corps de ferme au même étage que mes employeurs. La vie y était un peu différente. Il y avait deux autres ouvriers avec moi. J'appris très vite qu'ils étaient comme moi. La ferme était plus grande que celle qui m'avait reçu la première fois. Là, pas d'abattage clandestin, mais chacun notre tour, nous devions porter de la farine, du beurre et de œufs à des charbonniers en forêt d'Andaine toute proche, enfin à une dizaine de kilomètres. Les risques étaient moins grands car les chemins creux nous permettaient une approche moins dangereuse.

La vie à la ferme continua sans trop de risques. Je n'avais plus de missions à accomplir. Le mois de Septembre 1943 arriva. Nous apprîmes par la radio que les Alliés avaient débarqués en Italie. Je repensais à mes vieux amis dont le poste était très défectueux. J'en parlais à mon patron. Je savais qu'il avait pas mal de relations. Celui ci un jour m'apporta un petit poste en bakélite blanc. Et très gentiment il me dit "Il leur fera

plaisir ??? alors demain tu vas leur porter". Je pris la route de très bonne heure. Arrivé par mon chemin habituel, les quatre coups à la porte et ma Mounouche ébahie me prit dans ses bras.

J'entrais dans la maison. Rien n'avait changé. Et puis, toute joyeuse : "Au fait qu'est ce qui t'amène". Je ne lui dis pas sur le moment, j'attendis que Raymond soit de retour. Ce qui ne saurait tarder car la nuit allait bientôt tomber. Après des milliers de questions sur ma nouvelle demeure, voilà mon vieil ami qui entre. Aussi surpris que sa femme : "Que fais-tu là ...il n'y a rien de grave ???". Et là je leur donne le sujet de ma visite en déballant le poste de radio. Ce moment d'émotion je le ressens encore. En larmes tous les deux : Pourquoi avoir pris de tels risques pour nous offrir cette merveille. Quelle merveille ??? un poste qui évidemment avait un coté sentimental. Je passais deux jours chez eux avant de repartir. Mes parents et Thérèse vinrent me voir un court instant. Puis je repris la route que je connaissais bien.

Les mois défilèrent, l'hiver arriva. Les travaux de la ferme suivaient les saisons. Nos escapades en forêt continuèrent. Noël se passa loin des miens. En tout, pendant cet hiver 43-44 je suis allé deux fois à Tinchebray. Fin mars les allemands repoussés vers la frontière Polonaise en Russie devenaient très agressifs. Ils subissaient des revers en Tchécoslovaquie et étaient mis en difficultés en Yougoslavie ou le Maréchal Tito avait déclenché une sorte de révolution. En Italie les Alliés avec une unité Polonaise et une division Française avançaient doucement à cause de la topographie des lieux. Les Français rencontrèrent une forte résistance Allemande à Monté Cassino. L'armée italienne était complètement absente en face des forces en présence.

Je reviens à notre occupation en France. Les soldats allemands fouillaient les fermes et les villages. Ils s'installaient un peu partout, sans aucun ménagement. De plus, des formations SS occupaient les bâtiments communaux des bourgs voisins. Des patrouilles sillonnaient les routes. Il n'était pas rare de voir des motocyclistes pénétrer dans la cour de la ferme. Mes employeurs avaient de plus en plus peur. Au moindre bruit de moteur nous nous cachions au plus près de notre travail. La vie ne tenait qu'à un fil. Les mois de mars et avril furent épouvantables. Ils se passèrent dans une angoisse perpétuelle.

Nous arrivions à la moitié du mois de mai. La vie devenait intolérable malgré la gentillesse et le risque que prenaient nos cultivateurs. Un jour il me fallut partir. Je partis avec un des deux employés. Nous allâmes rejoindre les charbonniers en forêt d'Andaine. Ils nous accueillirent gentiment. Il fallait du charbon de bois pour les véhicules qui n'avaient que ce genre de carburant pour circuler. Nous fûmes bien reçus car il fallait de la main d'œuvre pour approvisionner une demande de plus en plus grande.

Au milieu d'une clairière en pleine forêt il y avait un bâtiment en briques rouges. C'était un rendez-vous de chasse qui devait appartenir à un châtelain, qui avait sa demeure dans la région. Trois marches à monter, puis un perron à traverser et nous pénétrions dans cette maison. Un hall d'entrée, puis une très grande pièce. Au centre de cette pièce une grande table entourée de bancs en bois, face à l'entrée une énorme cheminée dans laquelle était suspendue une marmite. Sur le côté gauche de cette cheminée un grand bac en métal, de l'autre côté un meuble qui devait être un vaisselier. Dans un angle de cette pièce un escalier pour monter à l'étage. Un couloir qui distribuait trois chambres. Dans chacune d'elles des espèces de lit en bois grossièrement travaillé, sur lesquels se trouvaient des paillasses recouvertes de deux couvertures.

Une des chambres était libre. Mon compagnon et moi en primes possession. Un bûcheron nous mit au courant de ce que nous devons faire. Déjeuner le matin vers 7 heures 30. Ce petit déjeuner se prenait en commun dans la grande salle, comme les autres repas. Il se composait d'un bol de "café" qui n'était autre que de l'orge grillé, et d'une sorte de galette de sarrasin. Quelque fois avec un peu de beurre. Le déjeuner était servi à midi. Il se composait toujours, de gibier "lièvre, lapin de garenne, sanglier, quelque fois de chevreuil". Le tout accompagné de rutabaga ou de topinambour, d'une galette de sarrasin et de cidre à volonté.

Notre travail consistait à scier du bois en longueur de 50 centimètres et à fendre ces bout de bois, soit avec des coins et une masse ou tout simplement à la hache. Vers 19 heures dîner avec les restes du midi. L'activité de la soirée était de mettre les bancs autour de la cheminée et de parler des évènements. Certains jouaient aux dominos. Nous étions 9 à rester. Les autres ouvriers regagnaient leur domicile dans les hameaux voisins.

Les bûcherons abattaient des arbres, les charbonniers faisaient des dômes avec les morceaux de bois que nous débitions. Au centre de ces dômes ils plaçaient un gros fagot, puis méticuleusement ils mettaient les bouts de bois tout autour de ce fagot. Ils donnaient à cet ensemble la forme d'un bol renversé. Ils recouvraient le tout de glaise humide. Un trou au centre était pratiqué. C'était la cheminée. D'autres trous étaient pratiqués dans la glaise à la base de ce monticule. Puis avec une torche ils y mettaient le feu. Il fallait plusieurs jours avant de pouvoir récupérer le charbon de bois. Tamisé pour ôter la cendre et mis en sacs de jute pour être livré.

Ce n'était pas le travail qui me rebutait mais l'impossibilité de voir ma famille et mes amis. Je dois le reconnaître, cette vie sauvage et cette ambiance quelque peu austère me pesait. Puis cette vie où il me fallait toujours me cacher. J'avais envie de vivre libre. Cela faisait 2 ans et 6 mois que je subissais ce genre de résignation sous peine de mort. Je n'avais jamais rien fait de mal à personne. Nous étions des milliers à subir l'imbécilité de quelques dirigeants imbus de leur personne et de domination des autres...

Je déprimais et je devenais fataliste. Arriva ce qui devait arriver, je rentrais chez moi. Et le 1^{er} Juin 1944 je fus de retour à la maison, pas chez mes amis, mais bien chez mes parents. Mon père inquiet se posa déjà des questions : Comment me cacher ?? Ma maman était en larmes. J'avais maigri en quinze jours ; j'étais sale, et mal rasé : Ne t'en fais pas on va s'arranger. Pas question de sortir, d'aller dans le jardin ou même dans la salle à manger qui donnait sur la rue quand les volets étaient ouverts. Ce qui me rassurait un tant soit peu, mon père savait que les voisins d'en face étaient partis, il y avait une dizaine de jours. C'était des collaborateurs notoires. La fille ne se cachait pas de fréquenter un officier allemand et de critiquer les résistants : ces terroristes qui ne méritent que la mort. Voilà les propos qu'elle tenait à qui voulait bien l'entendre. Mes parents la soupçonnaient de les avoir suivi plusieurs fois quand ils venaient chez nos amis.

De retour, Mounouche et Raymond vinrent nous voir. J'avais retrouvé ma chambre et mes chers bouquins. Mon petit frère avait 7 ans de moins que moi. Je me cachais mais cette fois, c'était pour éviter de gros ennuis aux miens. Pendant les jours qui suivirent j'appris plein de choses. Notre chef depuis le début, Monsieur Jean Moulin, l'ex préfet d'Eure-et-Loir qui avait regroupé tous les mouvements de résistance (Combat, Libération et autres groupuscules FTP) en un seul mouvement bien organisé. Mais hélas quelques semaines après son retour d'Angleterre (Visite à de Gaulle) il s'était fait arrêté. Depuis pas de nouvelle.

Les cheminots faisaient dérailler des trains ou les envoyaient dans d'autres directions que celles prévues à leur départ. Des convois étaient attaqués ou immobilisés. Un midi mon papa arriva pour déjeuner. Il avait des nouvelles surprenantes. La semaine précédente, certains responsables de groupes avaient reçu des messages écrits qui leur signalait que le débarquement aurait lieu dans le nord de la France dans les jours suivants. Hier le même correspondant lui dit que depuis ces messages un nombre important d'arrestations avaient eu lieu à Alençon, à Argentan et à Flers. Il y avait un ou des mouchards dans la résistance de la région. La prudence était de plus en plus de rigueur.

Le 5 juin, nous allions nous mettre à table pour souper quand un bruit énorme nous fit nous précipiter dehors. Le ciel était couvert d'avions ailes dans ailes. Des chasseurs américains passèrent à ras des toitures des maisons. Puis comme à la parade les avions se séparèrent en trois groupes. Un alla vers Flers, l'autre vers Domfront et le troisième vers Vire. Il se passa quelques minutes. Et tout à coup des fumées montèrent à l'horizon dans un bruit comme un tremblement de terre. Nous en déduisîmes que les avions avaient bombardé ces trois villes. Toute la soirée se passe à commenter ce drame.

Thérèse était chez ses parents. Ses patrons étant partis pour un mois. J'avais hâte d'être à demain. Je m'étais réveillé de bonne heure et malgré le désaccord de mes parents, je sautais sur mon vélo et me voilà parti. Les petits chemins m'étaient familiers. J'arrivais à Flers excité par l'angoisse. Au premier contact avec cette ville je fus complètement atterré. La rue de Messei n'existait plus. Il restait un panneau pour savoir qu'il s'agissait d'elle. Des tas de pierres remplaçaient les maisons. Il restait un pan de mur où à la hauteur du deuxième étage l'arrière d'une voiture dépassait par une ouverture. Des gens qui couraient dans tous les sens. Des incendies dans tous les horizons. Des cris ; des ambulances allemandes. Des pompiers accompagnés de civils qui fouillaient dans les décombres. Un spectacle d'apocalypse.

J'arrivais tant bien que mal dans la rue où était la maison de mes beaux-parents. Quelques unes d'entre elles n'avaient plus de toiture. La leur avait les volets fermés. Mais rien d'apparent. Je demandais à une voisine qui balayait devant sa porte où étaient les parents de Thérèse. Elle me répondit de ne pas m'inquiéter. Me reconnaissant, elle ajouta qu'ils étaient partis depuis le début de la semaine. Un cultivateur était venu les chercher avec une voiture à cheval et que ma fiancée était avec eux. Dans leur jardin ; tenant à la maison des traverses de chemin de fer et un bogie de wagon, pourtant le gare était loin. Je quittais cette ville avec un sentiment d'horreur. Arrivé, je racontais ce qui s'était passé à mes parents. Mon père me laissa parler. Puis : Tu es rassuré ?? et bien je vais t'apprendre que les Alliés ont débarqué sur nos plages. Enfin nous allons être libérés. Dans la rue du village, c'était l'euphorie malgré la présence des Allemands qui couraient dans tous les sens.

Mais cela n'allait pas durer car les soldats allemands réagirent vite et durement. Des troupes de SS montaient sur la côte. La résistance entra en action. Tous les ponts avaient sauté les uns après les autres, Même sur les traversées de rivières des chemins de campagne. C'était encore moins le moment d'être pris. Les nouvelles se succédèrent et nous apprenions que les têtes de pont lancées sur les plages tenaient bon. Cachée dans un placard, la radio n'arrêtait pas. Puis une catastrophe. La Commandanture ordonna l'évacuation du village. La felgendarmerie passa dans les rues et nous prévint que dans les 48 heures nous devions être partis sous peine de mort.

Mes parents connaissaient bien le propriétaire de la grande ferme. Celui-ci prévenu vint nous chercher avec une voiture à cheval. Nous y entassions ce qui nous était le plus précieux. Arrivés à la ferme, nous avons une grande chambre à notre disposition. Cette chambre se trouvait au dessus de la grande salle du corps de ferme. Nous pouvions prendre nos repas avec les propriétaires. D'autres réfugiés arrivèrent. C'étaient des gens de Tinchebray. Il y avait beaucoup de femmes avec des enfants et des gens d'un certain âge. Installés dans les bâtiments annexes. Ils s'organisèrent pour pouvoir vivre en communauté. En définitif, chacun avait son petit coin personnel.

Nous étions au mois de juin et le temps permettait les pique-niques. Je dis cela maintenant, mais à l'époque ce n'était pas une période de vacances. Mon père, toujours lui, et le propriétaire organisèrent une certaine discipline afin que chacun soit respecté. La solidarité était de mise. Nous étions devenus une très grande famille d'une soixantaine de personnes. Nos cultivateurs ne s'en plaignaient pas, car ils avaient de la main d'œuvre gratuite. C'était la période des foins et des récoltes de céréales. Tout le monde donna un coup de main. Ma mère avait pris comme tâche d'aider la fermière à la cuisine au ménage et à l'entretien du linge. Pour ce dernier il n'y avait pas encore de machine à laver et le lavage se faisait à la main. Pour moi un peu de mécanique et de visites cachées dans le village. Mes amis étaient cachés dans leur maison. Ils s'étaient installés dans l'atelier et avaient aménagé le grenier de celui-ci.

C'est en passant devant le jardin en haut du sentier que je découvris leur présence. J'avais repéré une petite voiture à bras qui avait bougé de place. Alors voulant me rendre compte qui pouvait en être l'auteur, avec des ruses d'indien pour ne pas me faire repérer. Croyant à la présence d'un étranger. Heureux de me revoir Raymond avoua qu'à l'avenir il serait plus méfiant. Les nouvelles étaient très bonnes. Les Alliés avançaient et reprenaient des villes et des villages. Les avions passaient sans cesse au dessus de nous.

Un après-midi des chasseurs américains passaient et repassaient au dessus de la ferme. La route Paris-Granville passait par Flers, Tinchebray et Vire pour regagner soit Cherbourg par Caen, Granville ou le Mont-Saint-Michel. Donc un nœud routier important. Des convois y passaient à longueur de journées. Un champ appartenant à notre cultivateur bordait cette route. Curieux, je m'y rendis avec Roger et Albert plus jeune que moi. Nous vîmes arriver des avions. Des chasseurs bombardiers américains, en piqué, mitraillaient des camions qui étaient sous les arbres bordant la route. Ils étaient loin de nous. Des explosions se faisaient entendre. Un chasseur passa au-dessus de nos têtes et mitrailla un camion qui se trouvait lui sur la route au bout du champ ou nous étions cachés sous une haie. Une fumée se dégagait du camion. Les avions repartirent.

Un autre véhicule arriva à la hauteur du camion mitraillé. Des échanges de paroles en allemand et le véhicule repartit. Au bout d'un moment plus rien ne se passa. Je rampais vers la route et je découvris à mes pieds ce camion le moteur dans le fossé l'arrière dépassant sur la route. La fumée provenait du moteur. Des petites boîtes étaient répandues dans le fossé. Mes deux acolytes arrivèrent près de moi. Je décidais d'aller en chercher une. Le champ à cet endroit surplombait la route d'environ deux bons mètres. Je me laissais glisser, je passais une des boîtes à Roger. Avec Albert ils m'aidèrent à remonter près d'eux. Ouvrant la boîte nous découvrîmes qu'elle contenait trois grenades à manche. Heureux de notre découverte nous décidâmes de faire une action d'éclat. Après tout, nous étions des résistants. Nous n'attendîmes pas bien longtemps. Une voiture décapotable réservée aux officiers allemands se pointa au virage plus loin. Je pris une grenade, je tirais sur l'anneau de mise à feu, et je comptais jusqu'à trois quand la voiture fut presque arrivée. Je lançais de toute mes forces cet engin qui après quelques secondes explosa dans un bruit d'enfer. Une énorme fumée se dégagait de la route. Un choc, des ordres en allemand et une voiture qui repart.

Ne comprenant pas ce qui c'était passé, je regardais les deux engins qui restaient. Je découvris que c'était des grenades fumigènes. Je me rappelais en avoir vu dans les actualités au cinéma. Pas très fiers de notre exploit Albert rejeta les deux grenades dans le fossé, et nous retournâmes à la ferme avec l'intention de n'en parler à personne. Je venais d'avoir 21 ans, je manquais un peu d'expérience.

Les alliés s'approchaient chaque jour de notre ferme. Ce que nous craignions le plus c'était les SS avec leurs chars. Ils occupaient une ferme au bout du chemin qui arrivait à la route. Ils en avaient expulsé les habitants. La ferme la plus proche de la nôtre était occupée par un hôpital de campagne. Là encore les personnes qui s'y étaient réfugiées avaient été obligées de partir. Nous étions aux environs du 10 août 1944. Les Anglais étaient tout proches. Dans la cour de la ferme il nous arrivait de voir passer des soldats allemands plutôt découragés. Leur comportement n'était plus l'arrogance du début de l'occupation.

En fin d'après-midi je descendis au village. Passant par des jardins, je pris une petite ruelle qui débouchait sur la grande rue. Arrivé à une cinquantaine de mètres j'aperçus sous un porche un char qui avait son canon pointé vers le toit de la maison d'en face. Demi-tour au plus vite. J'arrivais près de la maison de mes amis quand des sifflements passèrent au dessus de ma tête. J'entrais dans le jardin, mes amis s'apprêtaient à partir. Je leur demandais de venir avec nous, Mais ils avaient un ami qui avait une ferme pas très loin de la nôtre.

Par contre Raymond sur un ton de reproches me demanda ce que je faisais là et me disputa en me demandant d'aller au plus vite rejoindre ma famille. "Tu entends ce sont des tirs d'artillerie". Au même instant une détonation nous parvient aux oreilles. Un obus venait d'éclater près du petit pont dans la vallée. Après un au revoir précipité je descendis le sentier, et là horreur un poteau électrique était couché sur le bord du chemin qui montait dans le bois. Il y avait de la terre et des cailloux partout. Près d'un trou deux corps, enfin ce qu'il en restait baignaient dans une mare de sang. Je courus en montant dans le bois. Je rattrapai un couple poussant une poussette d'enfant chargée de valises. La dame était enceinte. Ils venaient de Vire. Je les aidais à porter une valise. Je fis quelques mètres avec eux quand un autre obus tomba dans le bois.

Quelques instants après, un homme le bras en sang sortit du bois. Je le connaissais très bien. J'abandonnais mes réfugiés pour l'aider. Il me reconnut et me dit : "Jean, déchire l'autre manche de ma chemise et fais moi un garrot". Ce que je m'empressais de faire. Puis je l'aidais à marcher. Le choc l'avait un peu sonné. Nous arrivions à une centaine de mètres de la barrière de la ferme quand un autre obus tomba en plein dessus. Quand nous y arrivâmes des morceaux de vêtements maculés de sang étaient dispersés de chaque côté avec les roues de la poussette. Un trou, de la terre, des cailloux et encore des bouts de vêtements. Des gens qui arrivaient en courant. Hélas il n'y avait plus rien à faire que de rassembler les restes de ces pauvres gens.

Je conduisis mon blessé jusque dans la cuisine quand un autre obus éclata sur le mur d'un bâtiment. Une petite fille sortit en hurlant. Sa maman l'avait prise dans ses bras. Elle avait un petit bout de métal piqué derrière l'oreille gauche. Une compresse pour arrêter le sang. Mon blessé et elle furent emmenés à l'hôpital militaire qui se trouvait dans la ferme voisine. Ce fut un Major allemand qui les prit en charge malgré l'affluence des soldats qui arrivaient du front. Je n'avais pas pu accompagner mon blessé à cause de ma situation.

Les tirs s'étaient arrêtés. D'après les anciens de 14-18 c'était un tir de barrage. Les gens s'étaient terrés dans les bâtiments. Mon père, ancien artilleur, qui avait laissé une partie de sa jambe droite à Verdun en 1915, en savait quelque chose. Une réunion de nos anciens s'imposait. Ils étaient quatre en pleine discussion pour assurer notre avenir. Je me tenais dans la salle de la ferme avec deux autres gars qui étaient arrivés depuis cinq jours, le commis, le cultivateur et sa femme. Maman était avec mon petit frère et ma sœur dans notre chambre. Le tir avait repris. Un obus tomba dans la cour près de la fenêtre. Le jeune homme qui était appuyé à cette fenêtre poussa un cri en tombant sous la table. Son frère et le cultivateur le relevèrent. Il avait un éclat d'obus dans l'omoplate. Allongé sur la table. Anesthésié au calvados, lui et sa blessure, qui n'était que superficielle, son frère armé d'une pince arracha le bout de métal. Le plus embêtant c'était la brûlure que cet éclat avait causé. Pas question pour lui d'aller à l'hôpital militaire. Sa situation identique à la mienne ne lui permettait pas cette fantaisie.

Toujours d'après les anciens les Anglais cherchaient à détruire la batterie d'artillerie qui était dans la ferme un peu plus loin. Le calme était revenu, mais nous restions très prudents. Nos anciens avaient pris une décision. Il nous fallait aller se mettre à l'abri dans le chemin creux qui était en bordure de la cour de ferme.

Obéissant aux ordres, plus par peur que par discipline, la grande famille alla se mettre à l'abri. Allongés sur des couvertures sous les arbres poussés sur le haut des talus, les gens se préparèrent à passer la nuit. Elle arriva, hélas en même temps qu'un nouveau tir d'artillerie. Celui-ci était plus dense et tomba vraiment dans la cour et le champ de pommiers qui bordait la ferme. Est ce que les Anglais avaient pris le mouvement des réfugiés pour des Allemands ?

Il y avait tellement d'avions qui passaient au dessus de nos têtes. La nuit était tombée, le tir s'était arrêté depuis un bon moment. Des jeunes enfants pleuraient. Les gens parlaient entre eux pour passer le temps. Puis deux dames vinrent me trouver. "Monsieur Jean, nos bébés ont faim et nous n'avons pas pris suffisamment de lait. Pouvez vous aller nous en chercher, avec nos sacs. Dans notre précipitation, nous avons laissé tout ça dans la grange". Elles m'expliquèrent où se trouvaient les affaires que je dois rapporter. J'en parlais à mon père qui me dit d'y aller mais à la moindre alerte de revenir aussitôt. J'appelais Albert qui sans hésitation arriva me rejoindre. En rampant sous les pommiers dont les branches jonchaient le sol et sur celles qui restaient des morceaux de vaches. La terre n'était qu'un tas de boue gluante. A l'aide de torches électriques dont le faisceau lumineux était atténué par un mouchoir nous trouvâmes ce que ces dames nous avaient demandé. Le temps avait passé et tous nos réfugiés étaient inquiets. Oui, toute cette grande famille était au courant de notre exploit. Nous donnâmes nos trouvailles aux deux mamans en larmes. Elles nous serrèrent dans leurs bras à nous étouffer.

Le cultivateur passa dans nos rangs en distribuant des verres de calvados à ceux qui en voulaient. Pour mon compte j'en pris une bonne rasade. Son effet ne tarda pas à se faire sentir. Je plongeais dans un profond sommeil qui eut pour effet d'exciter ma maman car au réveil elle me le fit savoir. Mon papa lui rigolait. J'avais une bonne gueule de bois. Ce qui me consola, je n'étais pas le seul. Avant de rentrer, je fus me laver au petit lavoir alimenté par un ruisseau qui coulait en bordure d'un champ. Nous avons repris nos logements. Pour peu de temps car la Feldgendarmerie accompagnée de SS nous obligèrent à quitter cette ferme dans les plus brefs délais. Mon père, encore et toujours lui, avait prévu cette éventualité et avait pris des renseignements sur un itinéraire qui nous conduirait vers un autre hôpital militaire. Je crois savoir que c'était un infirmier de celui qui était près de la ferme qui lui avait dit. Toujours d'après ce que j'avais appris cet infirmier était polonais et avait été enrôlé de force dans l'armée allemande. De plus celui-ci parlait un français moyen.

Suite à cela nous voilà repartis avec notre cultivateur, La voiture à cheval, une fourragère conçue pour transporter le foin dans laquelle il y avait un tas de choses. Sur le plancher du ravitaillement. Un sac de farine, un pot en grès rempli de cochon salé, dans un grand torchon une motte de beurre, et un sac avec des galettes de sarrasin. Trois matelas recouvraient le tout. Une bâche et dessus Gérard et Yvonne. Une vache était attachée à ce véhicule. Et nous repartîmes par des chemins creux que je connais bien. La grande famille se dispersa. Il y avait avec nous le fermier, sa femme, leur commis, Roger avec son bras en écharpe dû à sa blessure et Albert.

Nous partîmes vers Saint-Paul où soi-disant il y avait ce fameux hôpital. De toute façon, mon père connaissait des gens de ce village. Pour moi je connaissais bien leur petit-fils. Il était avec moi à l'école, Robert B... Sur notre chemin nous rattrapions d'autres réfugiés. Nous approchions de notre destination. Nous faisons une halte car nous devons aller plus vite. Nous devons prendre la grande route sur plus d'un kilomètre. Pendant cette halte Albert était allé soulager un petit besoin naturel. Un petit bâtiment lui procura un mur. Ce petit bâtiment appartenait à la grande ferme que nous apercevions au fond d'une grande cour.

Il y avait plein de soldats allemands qui avaient l'air très occupés. Ce qui nous arrangea bien. Albert avait disparu un court instant. Il revint vers nous tenant dans ses bras, tenez-vous bien, un petit cochon de lait. Pour l'empêcher de grogner trop fort il lui avait attaché la groin avec sa ceinture de pantalon. Il jeta sa bestiole sous les matelas. Je ne vous dis pas la vitesse avec laquelle nous avons quitté les lieux. Une bonne rigolade quand imaginant la tête du soldat qui viendra soigner son cheptel. Sur la route nous croisions des véhicules de toute sorte. Il y avait des porte chars; des canons tractés et des camions pleins de soldats. Nous arrivâmes enfin à destination. Les gens chez qui nous arrivions nous reçurent très gentiment. Nous accédions à une grande maison bourgeoise par une allée de gravier. Sur un coté une longère en torchis, de style normand. Ce bâtiment était accolé au mur de séparation avec une ferme.

Mes parents et le cultivateur étaient logés dans la maison. Nous avons mis la charrette près du mur de séparation. En dessous bien rangées des bûches de bois, ce qui faisait un plancher et dessus nos deux matelas. Côté cour la bâche tendue jusqu'au sol. Voilà où je dormis avec les deux frères de misère. Roger le plus vieux avait un an de moins que moi et Albert trois. Ils venaient des environs de Caumont-l'Eventé dans le Calvados. Pompon le cheval était sous un appentis avec de la paille. Nous prîmes nos repas avec nos hébergeurs.

Effectivement il y avait bien un hôpital dans la mairie du village. Des ambulances, des motos équipées de brancard, des voitures civiles, enfin tout ce qui roulait, n'arrêtaient pas d'apporter des blessés. Curieux, je voulus me rendre compte par moi-même. Un matin je me rendis à Saint-Paul. Sur la place du village, l'église et en face la mairie. Celle-ci servait d'hôpital. Au beau milieu de la place un drap blanc sur lequel était peinte une croix rouge. Il y avait le même drap sur le toit de l'église. Sur le trottoir de la mairie des bottes et des uniformes maculés. Les blessés devaient être opérés dans ce lieu. J'étais là, marchant doucement quand venant derrière moi deux soldats me prirent les bras et m'obligèrent à les suivre. Dans une annexe de la

mairie, sous un préau il y avait déjà une dizaine d'hommes de tous âges qui attendaient. Des soldats en armes nous firent mettre en rangs par trois. Nous allions, encadrés, vers une destination inconnue.

Nous pensions tous la même chose. La peur me serrait le ventre, ma tête bourdonnait. Notre fin était proche. Nous avions des pelles et des pioches. Sortis du village, nous entrâmes dans un champ. Sur un côté des soldats posèrent au sol des bouts de bâche qui délimitaient un rectangle d'une largeur de plus de deux mètres. Nous dûmes creuser une tranchée. Cette fois c'était bien fini. Ils vont nous fusiller et nous mettre dans ce trou. Ce n'était pas avec grande vigueur que nous creusions. J'avais une pelle, je jetais la terre sur le côté du trou qui prenait de la profondeur. Nous creusions depuis au moins deux heures, quand un sous-officier nous fit mettre contre la haie qui bordait le champ. Surprise un cultivateur arriva avec un tombereau tiré par un cheval. Dans ce véhicule, des cadavres de soldats empilés les uns sur les autres. Il avait été obligé de faire entrer cet attelage dans l'église pour que des soldats chargent cette voiture. C'était ce qu'il nous avait dit.

Deux soldats montèrent dans la charrette et jetèrent sans ménagement les corps dans la tranchée que nous venions de creuser. Deux autres descendirent dans le trou et rangèrent les corps l'un contre l'autre. Une voiture d'officiers arriva. Les soldats au garde-à-vous présentèrent les armes comme à la parade. C'est à ce moment que surgissant en rase mottes, dans un bruit infernal des avions américains. Ils passèrent au-dessus de nous et dans une chandelle presque à la verticale amorcèrent un virage et revinrent vers nous. Ce fut la débandade générale. Les allemands d'un côté et nous de l'autre, nous fuyions. Je passais par-dessus la haie et je partis au plus vite que mes jambes pouvaient le faire vers mon refuge. J'entendis derrière moi des rafales de mitrailleuses. C'étaient les avions qui mitraillaient la tranchée. A bout de souffle, j'étais sauvé.

Mes parents étaient terriblement inquiets. Ils avaient entendu le mitraillage. Je n'eus pas le temps d'expliquer ce qui m'était arrivé qu'ils me passèrent un de ces savons que je ne suis pas près d'oublier. La fin de l'après-midi, je la passais assis par terre dans un coin de la cour. J'eus bien du mal à assimiler ce que je venais de vivre. Plus de sorties, j'aidais de mon mieux dans certains travaux. Le général Patton avait fait une percée vers Avranches dans la Manche. Ses troupes s'y étaient engouffrées. Elles avaient passé la ville du Mans et remontaient vers le nord. Caen avait été pris. Les Anglais et les Canadiens accompagnés d'une division française, celle du général Leclerc, étaient arrivées près d'Argentan. La jonction ne devait pas tarder à se faire avec Patton. Cette manœuvre encercla une bonne partie de l'armée allemande. C'était bientôt fini.

Nous entendions des combats de chars. Des tirs d'artillerie de plus en plus proche. Des Allemands passaient en longeant les côtés de la route vers le sud. Ils reculaient devant les Alliés. Pourvu que l'on ne nous fasse pas repartir encore une fois. Nous étions le 22 août 1944. Des tirs d'armes légères se firent de plus en plus près de notre refuge. Sur la grande route à quelques centaines de mètres d'où nous étions, des chars se battaient et des coups de feu étaient tirés. Puis plus rien. Les deux frères et moi nous allâmes en nous cachant dans un champ vers le carrefour de la grande route. Cela ne faisait pas deux minutes que nous étions couchés dans le fossé que nous vîmes arriver un drôle d'individu. Il était habillé avec une sorte de combinaison de travail de couleur kaki.

Il avait sur la tête un casque anglais. En travers des bras une mitrailleuse. Eh... alors j'en restais pantois. C'était Pierre que je connaissais bien. Il avait déjà fait parler de lui en s'évadant de la Commandanture d'une façon rocambolesque. Je l'appelais en lui criant de se planquer. Il s'approcha de nous en me disant : "Salut Jean, ne t'en fais pas j'en ai eu deux et les Anglais me suivent". Il repartit, et débouchant du virage que faisait la route à cet endroit, un char anglais précédant des soldats. Nous allâmes à la maison raconter ce que nous venions de voir. Ce fut une joie indescriptible qui fit vite tâche d'huile dans tout le village.

Ce n'était plus étonnant que l'hôpital était parti depuis deux jours. Je crois que tous les habitants du village s'étaient donnés le mot. Nous nous étions tous réunis sur la place. Des avions passaient, et les gens criaient et agitaient des mouchoirs. Puis comme dans une procession nous voilà partis vers la grande route. Pourtant il y

avait encore du danger. Ma parole, nous étions tous devenus inconscients. Notre cultivateur qui n'avait pas oublié d'apporter de la goutte dans un petit tonneau, nous rejoignit. Là, c'était vraiment de la folie. Les femmes sautaient au cou des soldats, c'était des embrassades à tout va. Les cars des soldats furent vite remplis de calva. A les entendre ils en avaient pris l'habitude.

De retour chez nos logeurs, la fête se préparait. C'était partout dans le village. Le fermier qui était près de la maison vint nous inviter à passer la soirée avec eux. Et alors ça discutait, ça papotait, ça commentait dans un brouhaha inaudible. Le mouton qui venait d'être tué était entrain de cuire. Des tables avaient été dressées sur des tréteaux, tout ce monde se mit à table. Il y avait avec nous d'autres voisins. Nous étions une bonne trentaine. Le cidre coula à flot. Les galettes de sarrasin qui étaient en réserves disparurent en peu de temps avec d'énormes tranches de viande. Puis ce fut le semblant de café dont le goût amer disparut avec un bon coup de calva. Dans le village c'était l'euphorie.

La nuit était arrivée depuis un bon moment. Dans le lointain, des coups sourds nous parvenaient. La guerre n'était pas finie. La poche de Falaise n'était pas loin de chez nous. Le lendemain matin, ce fut le départ. Après des au revoirs pathétiques, nous quittâmes nos hôtes et nous nous dirigeâmes vers Tinchebray. Cette fois en prenant la grande route. Arrivé à celle-ci des soldats canadiens nous prévinrent de ne pas toucher aux objets qui étaient dans les fossés. Les Allemands en partant avaient tout miné, même les cadavres que des gars de la Croix rouge emportaient. Après que des démineurs soient passés, nous retrouvions dans la soirée la ferme Charlot. Il n'y avait pas top de dégâts à part ceux que nous connaissions à notre départ.

La soirée se passa à préparer nos affaires pour le retour à la maison. Je pris malgré tout le temps d'aller voir si Raymond et Monouche étaient rentrés. En vélo, cette fois sans me cacher. J'arrivais chez eux. Ils étaient de retour. Je ne vous explique pas nos retrouvailles. Ils avaient avec eux les cultivateurs chez qui ils étaient partis. Ils repartirent en connaissant toute ma vie. Moi je retournais à la ferme. Le lendemain matin, notre cultivateur nous transporta à la maison. Une surprise nous y attendait.

Les portes n'étaient plus fermées à clef. Un obus avait endommagé le gabe coté jardin. Un trou juste sous la toiture l'avait un peu endommagée. A l'intérieur la cuisine était d'une saleté repoussante. Il y avait de la vaisselle sale par terre, sur la table, dans la laverie sous l'escalier pas moyen d'y mettre un pied. Il y avait des verres cassés un peu partout. La salle à manger était dans le même état. Il n'y avait qu'une chose qui n'avait pas trop souffert c'était les toilettes.

Pour avoir accès aux chambres, j'aidais mon père à boucher le trou qui se trouvait dans le plancher du palier. Nous mîmes dessus des planches. Ce trou se trouvait au niveau de celui du mur de ma chambre. Les chambres étaient dans un état de saleté incroyable. Des verres cassés, des bouts de cigares et cigarettes. Les matelas étaient déchirés et dégagaient une odeur nauséabonde. La chambre des parents était la pire. Des verres cassés, des mégots partout, des bas, des soutiens-gorges, des portes-jarretelles. Le sommier était dans un état épouvantable. Vite fait, bien fait tout ce matériel passa par les fenêtres qui donnaient sur la cour. Il y avait des traces de bottes sur les planchers. Il nous fallut nettoyer la cuisine et la salle à manger à grand renfort de seaux d'eau et d'eau de javel. Les détritrus furent entreposés dans une grande lessiveuse. Nos matelas, ceux qui avaient fait le voyage avec nous, posés par terre dans la salle où nous pûmes dormir tant bien que mal.

Nous mangeâmes ce que le fermier nous avait donné. Mes parents le lendemain trouvèrent une société de nettoyage pour nous aider. Le couvreur vint rapidement mettre une bâche sur une partie de la toiture, et un maçon vint lui aussi boucher provisoirement le trou que l'obus avait causé dans le mur. Les jours et les semaines qui suivirent servirent à réparer et nettoyer la maison de la cave au grenier. Dans la cave, les bouteilles de vin que mon cher papa étaient vides.

Je ne manquais pas d'activités diverses. J'allais chez notre paysan pour l'aider à couper les branches des pommiers cassées par les tirs d'artillerie. Faire des foyers pour brûler les morceaux des animaux tués et qui commençaient à empestier l'atmosphère. En passant, j'étais allé faire un petit coucou à mes si chers amis. Il y eut pendant cette période des règlements de compte.

Sur la place de la mairie une séance de coiffeur improvisée. C'était des résistants qui coupaient les cheveux des filles qui avaient couché avec l'ennemi. Je n'étais pas très d'accord. Après tout, c'était leur corps. Que l'on punisse celles qui avaient profité de cela pour dénoncer des réfractaires relevait d'une véritable justice. Surtout que parmi ces coiffeurs d'anciens collabos qui avaient retourné leur veste quand ils avaient senti que leurs amis les B... allaient perdre la guerre.

Mon père avait repris son travail. Dans un bureau occupé par des Allemands, maintenant il y avait un officier anglais accompagné d'un interprète canadien. Là j'ai une petite anecdote. Au village, il y avait un gars qui collaborait avec l'occupant. A la fin de l'année 1943 celui-ci avait changé d'attitude. Lui qui prônait le régime nazi et qui ne comprenait pas que les jeunes n'aillent pas travailler en Allemagne pour aider ceux-ci à nous débarrasser du bolchévisme. A la libération, il eut le culot d'arborer un brassard FFI (Comme beaucoup d'autres). Mon père s'arrangea avec l'officier anglais pour le convoquer. Les Alliés avaient besoin d'aide pour garder les prisonniers de guerre allemands. Ce Monsieur encore d'âge à être mobilisé et en plus célibataire ne put refuser de signer un engagement pour une durée de trois mois. Vous dire la joie de notre Canadien par ce bon tour joué à un collabo. Mon cher papa était plutôt satisfait de la réussite de son plan.

Je revis Léon mon collègue de travail qui avait échappé comme moi à la rafle. Il s'était retrouvé dans la résistance. Il y devint responsable d'un petit groupe. Les troupes allemandes reculaient et furent obligées de quitter la poche de Falaise par un petit couloir qui sera baptisé "Le couloir de la mort". Des centaines de soldats y trouvèrent la mort. A Paris, c'était l'insurrection. Depuis le 12 août 1944 des résistants harcelaient sans cesse les Allemands. La police s'était rangée de leur côté. Paris s'éveillait dans un mouvement de libération générale.

Le 21 août, la division Leclerc entra à Paris par Versailles. Les chars aidèrent les résistants à finir le travail. Le général de Gaulle entra à son tour dans Paris en libérateur. Mais à l'extérieur, la guerre continuait. Les Allemands résistaient dans le nord de la France et en Belgique. Décembre 1944 je fus appelé sous les drapeaux. Je me rendis à Alençon. Mobilisé me voilà devenu un soldat. Huit jours se passèrent dans une pagaille peu commune. Tirillés à droite et à gauche, les incorporés ne savaient pas ce que l'on allait faire d'eux. Puis début Janvier 1945 nous voilà partis dans des camions pour May-sur-Orne.

C'était dans un camp de prisonniers que nous arrivâmes. Ce camp était dirigé par les Anglais. Nous étions en renfort. Ce camp était immense. Il était entouré de deux rangées de grillage. Cela faisait une allée d'environ deux mètres de largeur. Ce couloir était recouvert par des rouleaux de fil de fer barbelé. Nous logeions dans des baraquements en tôle appelés Nissen. Au milieu une allée couverte de caillebotis. De chaque côté des lits de camp en toile avec deux couvertures. Entre chaque lit des armoires du style vestiaires que l'on trouve dans les usines. Il y avait une vingtaine de lits. Au milieu un poêle à fuel et une grande table et des bancs de chaque côté. Notre travail était de faire des rondes entre les patrouilles de soldats anglais. Nourrituredes rations de combat.

Pendant ce temps à Tinchebray ? Le Docteur Ledos était devenu maire. Un véritable résistant qui n'avait pas hésité à soigner et à cacher des aviateurs alliés tombés avec leur appareil. Sans oublier tous les maquisards qui lui demandaient de l'aide. Si tous les porteurs de brassard FFI avaient résisté avant le recul des troupes allemandes en Russie, les alliés auraient eu moins de mal au moment de débarquement. Plus tard en conclusion de ce récit, je vous dirai ce que je pense et ce qui s'est passé réellement. Je suis libre, à 87 ans je

ne cache pas les faits que d'autres s'évertuent à camoufler pour ne pas gêner Mrs X. Je reprends le cours de ce qui m'était arrivé personnellement.

Arrivé dans ce camp vers le 3 Janvier. Cela faisait dix jours que nous étions là. Il faisait un froid de canard. Les prisonniers, par six, étaient dans des tranchées couvertes par des toiles de tente. A l'intérieur ils avaient aménagé de chaque côté des banquettes sur lesquelles il pouvaient s'allonger. Ils allaient manger à tour de rôle dans des Nissen du même type que le nôtre. Leur nourriture !!!! laissait plutôt à désirer. Pour moi comme pour la soixantaine de mes camarades, commença une balade infernale. Au matin du dixième jour, des camions nous prirent en charge. Direction Lisieux où il y avait une caserne.

Elle abritait des gardes mobiles. Ce lieu n'était pas très grand. Nous étions quatre par chambre. Le mobilier, quatre lits et des armoires en bois. Les logements étaient bien chauffés. C'était le grand luxe. Ce qui nous attendait n'était pas du même genre. Le lendemain matin nous faisons connaissance avec nos officiers. Le commandant de la place était un Lieutenant de chasseurs alpins. Notre sergent-chef, celui qui nous avait pris en charge à Alençon, et deux sergents. Nous avons touché des uniformes. Un béret de chasseur, deux chemises kaki, un pullover de la même couleur, un pantalon de treillis américain, deux paires de chaussettes kaki. Et comme ils n'avaient pas de chaussures à ma pointure, j'ai des petits pieds, j'ai eu des chaussures montantes civiles. Pour couronner tout ce matériel, une musette de la guerre 14-18 et une capote bleue horizon de la même époque. En armement, un fusil anglais à cinq coups. Avec tout ça un bon moral.

Le deuxième jour, les choses commencèrent à se préciser. Après le petit déjeuner, rassemblent avec arme et bagage. Des compagnies furent formées. Et par rangs de quatre, nous apprîmes à marcher au pas. Cela dura toute la journée et pendant les deux jours suivants. Un après-midi, nous nous rendîmes au stand de tir. Ce n'était pas merveilleux, mais j'étais classé dans la moyenne. Dans la chambre, il y avait un Rouennais, René, un docker qui n'avait pas froid aux yeux. Gaël, un gars du voyage, genre gitan. Et Maurice, un Granvillais très calme ; ce qui avec moi faisait une bonne moyenne. Pendant les exercices, René était impayable pour ses gags.

Pour les sorties clandestines, Gaël nous donnait un bon coup de main. A un peu plus d'un mètre de hauteur sur le mur d'enceinte une rangée de briques saillantes de quelques centimètres. Avec un peu d'élan Gaël posait un bout de ses pieds sur cette bordure et se retrouvait vite fait sur le sommet du mur à un endroit où il n'y avait pas de tessons de bouteilles. Il se mettait à cheval sur son perchoir et en nous tendant la main nous aidait à passer cet obstacle. De retour de notre escapade, le passage était identique. Ils nous arriva de monter la garde. Abrité dans un guérite aux couleurs du drapeau. C'était par chambrée que nous prenions cette garde. Pour chaque gardien, la garde durait quatre heures. Dans la nuit, René était de garde, j'avais été désigné pour assurer la relève. Dans la guérite je vis René qui avait posé son fusil et son casque et embrassait une fille. Ce jour là, il avait eu une chance terrible que le Sergent ne soit pas sorti avec moi.

Au bout de quelques jours, les marches forcées nous attendaient. Réveil en pleine nuit. Rassemblement par compagnies dans la cour. Ordre du jour. Nous avons une heure pour nous préparer. Déjeuner, tenue de combat, sac plein et fusil. Tenue de combat, c'est-à-dire la capote avec les pans relevés. Sac plein, c'est-à-dire des sacs à dos contenant vingt kilos de sable. Ces sacs étaient entreposés dans l'entrée des bâtiments. Ils servaient surtout en cas d'incendie. Coups de sifflets et nous voilà en rangs prêts au départ. Sortie de Lisieux en silence. Puis en file indienne de chaque côté de la route. La distance à parcourir, autour vingt kilomètres. Au début, tout va bien. Nous mangions des rations de combat sur le bord de la route assis dans les fossés.

Cette promenade était entrecoupée de fausses alertes où nous devions nous camoufler dans les fossés et prendre nos fusils prêts à faire feu. Arrivés à l'entrée de Lisieux, nous nous mettions en rangs par quatre et aux pas cadencés en avant marche. Il arrivait à notre Lieutenant de nous faire défiler aux pas de chasseurs alpins. A la caserne, douches et revue de pieds. Assis sur nos lits le médecin major passait pour vérifier l'état

de nos pieds. Une ampoule ou une petite blessure, direction l'infirmerie. Les jours passaient, j'arrivais à avoir de nouvelles de ma famille, de Thérèse et de mes vieux amis.

Les troupes allemandes se battaient sur la frontière et dans des poches de résistances à Colmar comme sur la côte Atlantique, Royan et La Rochelle. Le printemps arriva avec le mois de mars. Nous allions bientôt être prêts pour aller nous battre. Dans la nuit du cinq mars nous fûmes réveillés par nos sergents. Nous devions nous mettre en tenue de combat. Rassemblement immédiat dans la cour. Des camions étaient déjà là pour nous embarquer destination inconnue. Nous avons roulé toute la nuit. Je reconnus certains villages.

Nous nous dirigeions vers la côte. Au petit jour, nous étions à Granville. Maurice ne tenait pas en place. Il était arrivé chez lui. A la caserne du Roc, qui surplombait le port, certains murs étaient criblés d'impacts d'obus. Des collègues s'affairaient à nettoyer la cour. Un commando de soldats allemands avait débarqué et avait tué une soixantaine d'officiers et soldats américains au casino et avaient fait sauter des dépôts de munitions. Dirigés vers le port de pêche, nous arrivâmes à l'endroit où un Aviso était échoué. Il y avait plein de curieux. Comment se faisait-il que des Allemands soient encore capable de faire des actions comme celle-ci. De garde sur le quai, nous apprîmes ce qui c'était passé.

En début de soirée, deux bateaux étaient arrivés en rade du port de Granville. Un des bateaux était resté dans la rade et l'autre profitant de la marée haute était entré dans le bassin où étaient les bateaux de pêche. Ce dernier avait ouvert le feu sur la caserne pendant que le commando exécutait les actions que nous connaissions. Leur opérations terminées, les soldats avaient embarqué sur un bateau charbonnier Norvégien. Après le départ de ce bateau l'avisos allemand qui était resté en rade avait ouvert le feu sur la porte de l'écluse du port de commerce. Cet avisos et le bateau Norvégien partirent se remettre à l'abri dans les îles Anglo-Normandes. Plus tard, nous sûmes pourquoi ces bateaux allemands étaient restés dans ces îles Anglo-Normandes de Chausey et Guernesey. Leur prise aurait coûté trop cher en hommes et matériel tellement ces îles étaient fortifiées. Leur présence était connue des Alliés. La croix rouge internationale ravitaillait par avions les habitants de ces lieux. Les pêcheurs de ces îles n'avaient qu'un petit rayon d'action pour exercer leur profession tellement ils étaient surveillés.

Pour nous occuper, nous allions aider des anciens des troupes coloniales à garder les prisonniers au déminage des plages de Saint-Pair près de Granville. Le midi nous prenions nos repas dans l'annexe d'un grand restaurant réservé aux officiers américains. Nous recevions à l'entrée une boîte de ration américaine, une boîte de lait concentré, un quart de café et une tranche de pain de riz. Cela nous changeait des rations de combat à la française. Evidemment nous faisons un tri car, par exemple, manger de la dinde rôtie avec de la pâte de cacahouète...ou de la viande de bison avec de la confiture de groseilles... cela paraissait inconcevable.

A côté de cela, nous étions ravitaillés en vin, grâce au père de Maurice. Les prisonniers qui étaient chargés du déminage n'avaient pas la vie facile. Ils étaient à genoux pendant dix heures par jour et munis d'une longue aiguille en métal, piquaient le sable tous les cinq centimètres. Quand ils avaient terminé un couloir ils tendaient une bande de tissu rouge pour matérialiser leur passage. Ils n'avaient le droit de se relever que pour nous faire savoir qu'ils avaient trouvé un engin, ou pour leurs besoins naturels. Une mitrailleuse placée sur la dune était réglée pour tirer à moins d'un mètre au dessus d'eux. De temps en temps il arrivait qu'une rafale soit tirée pour leur rappeler nos bons souvenirs. A cette époque, la rancune était vivace. Une mine avait explosé sur la plage de Jullouville toute proche. Son explosion avait tué deux allemands et blessé deux autres.

Malgré que le temps ne fut pas toujours propice aux bains de mer, nous n'étions pas malheureux. Hélas cela ne dura pas longtemps car au bout de cinq jours ce fut le départ. Toujours avec notre sergent-chef et ses deux acolytes, nous débarquons un soir à la caserne de Vernon. Notre séjour y fut de courte durée. Il ne dura

qu'une seule journée. Pour moi ce fut la catastrophe. René et Maurice me quittèrent avec d'autres collègues. Ils devaient être dirigés sur les ports de Royan et La Rochelle. D'autres soldats les remplacèrent. Une nouvelle fois en camions nous partîmes pour une destination inconnue, C'était soi disant pour la poche de Colmar. Là-bas c'était vraiment pour se battre. Vous raconter le voyage n'a pas d'intérêt. Passant par le sud de Paris et rouler ...rouler Quelques arrêts obligatoires, et nous voila arrivés.

Dans les environs de cette ville, c'était un cataclysme. Des ruines, des épaves de camion, des arbres cassés, des routes défoncées par les obus et les bombes ; un spectacle de guerre. Nous étions dans un camp. Des baraques en tôle du même type que celles du camp de prisonniers de May-sur-Orne, les mêmes dispositions intérieures. La poche de Colmar avait été complètement anéantie depuis peu. Nous étions vers le 13 mars 1945. Strasbourg était libéré depuis le 9 février 1944. Le dernier soldat Allemand avait passé le Rhin le 19 mars 1945.

Nous étions là avec notre sergent-chef à attendre on ne sait trop quoi. Notre occupation... à part nos tours de garde, jouer à la belote en mangeant toujours des rations de combat et en buvant de la bière que nous avions par l'intermédiaire d'un jeune d'un village voisin. Revenant de mission, en jeep, notre ange gardien nous commanda de nous préparer pour le lendemain. Des camions viendraient nous prendre et nous déposer dans une gare pour prendre un train qui lui nous emmènerait à la frontière italienne chercher du matériel concernant notre nouvelle affectation.

Nous étions devenus des artilleurs, des FTA. Ce qui signifie Force Terrestre Antiaérienne. Avec ça, nous qui n'avions jamais touché à un canon... Des wagons à bestiaux nous attendaient, Vingt par "voiture" avec de la paille, nous partîmes vers le soleil. Deux jours dans des conditions d'un luxe plus que douteux. Je tire mon béret à notre sergent, qui me connaissait depuis Alençon, car il s'était toujours débrouillé pour que nous ayions à manger et à boire. Deux jours avec une bonne halte à Tarascon. Le train n'était pas rapide, les voies n'étaient pas toujours en bon état.

Nous passâmes à Marseille le matin de très bonne heure. Nous arrivâmes à Beaulieu, notre destination. Nous étions répartis dans des villas non occupées. Il y avait déjà des soldats dans les environs. Ils venaient du front d'Italie. Les villas que nous occupions avaient déjà servi à une autre compagnie. Tout y était prêt. Comme d'habitude nous devons attendre. Notre sergent n'arrêtait pas de se déplacer. Un groupe avait mis à sa disposition une jeep. Parmi nous, il y avait des gars qui avaient eu leur permis de conduire. Au deuxième jour nous fûmes rassemblés sur une petite place devant un grand hôtel. Un Commandant nous passa en revue. Dans un discours il nous prévint que nous allions recevoir, venant de la campagne d'Italie, des véhicules avec des canons. Pour nous rassurer : Ce sont des canons anti char et que si nous touchions un premier char ennemi le deuxième serait plus difficile et le troisième aura notre peau. Avec ça nous pouvions partir la fleur au fusil.

En attendant, les bains de mer à cette époque en Méditerranée étaient très agréables. La garde à la villa et la bronzette sur la plage. Nous avions de bons rapports avec l'autre compagnie, qui elle possédait une cuisine de campagne. Les repas nous arrivaient dans des bidons. Mais comme nous en avions l'habitude tout a une fin. Depuis un moment chez nous c'était rapide. En réalité nous nous posions des questions : Que voulaient ils faire de nous ?? Nous savions que les anciens FTP étaient mal vus par le haut commandement. Nous étions considérés comme des fortes têtes. Des gens incontrôlables, habitués à agir d'instinct. Pour eux le passé nous avait donné des habitude de révoltés.

Sur la place de la ville arrivèrent des camions, remorquant des canons légers. Ils nous attendaient. Ce sont des Dodge américains. Des engins pas trop gros. Réunis près d'eux la répartition commença. La responsabilité en revient à un Lieutenant qui accompagnait ce convoi. A son appel nous devons nous présenter. Mon tour arriva. "Montrez-moi votre permis de conduire et vos papiers civils". Je n'ai pas de

permis de conduire et dans mes papiers j'ai un certificat de travail mentionnant mon CAP de Mécanicien Outilleur. Lui disant que je n'avais jamais conduit il s'était mis en colère. Un mécanicien qui n'avait jamais conduit !!!! Vous me prenez pour un im..... Refus d'obéissance vous allez voir ce que ça coûte en temps de guerre. Dans son dos il y avait un gars qui me faisait des grands signes comme si il tenait un volant. Ne répondant pas il prit cela comme un accord de ma part. Il n'avait pas les talons tournés que je demandais un entretien à notre chef ; qui me connaissait bien, je lui expliquais ce qu'est un mécanicien outilleur en usine.

Avec un sourire, et haussant les épaules "Ne t'en fais pas nous allons nous arranger". Le collègue qui me faisait des grands signes nous rejoignit. Il avait déjà conduit des camions, son père avait une grande entreprise de maçonnerie. Il me confia qu'il conduisait sans permis. Je vais retrouver notre sergent et lui dit que j'avais trouvé un chauffeur pour me remplacer. Pour lui, ce qui comptait c'était qu'il eut le même nombre de conducteurs que de camions. Nous prîmes la route, destination Strasbourg. Dans une jeep, en tête de ce convoi, notre sergent-chef avec lui un sergent, un convoyeur et le chauffeur. Quatre camions sans canon, six camions avec canons, un camion-citerne, une ambulance et un autre camion de ravitaillement.

Je m'appliquais à suivre les instructions de mon pilote. Nous roulions à une moyenne de cinquante kilomètres à l'heure. Une pause toutes les heures, soit en rase campagne ou près d'une ville. De temps à autre mon instructeur me passait le volant. Etant en fin de convoi cela ne perturbait pas la bonne marche de celui-ci. Je me mis très vite à bien conduire. Le premier soir, nous couchâmes dans nos véhicules. A l'intérieur ils étaient chargés de caisses en fer, comme des cantines, des couvertures et des casiers contenant des obus. La nuit, nous pouvions de temps à autre mettre le moteur en marche pour chauffer la cabine. Nous étions fin mars et les nuits étaient encore froides. Le voyage dura deux bonnes journées. Arrivé à destination, je puis me vanter que je savais conduire. Pour le code de la route c'était autre chose.

En banlieue de Strasbourg nous arrivâmes dans un lotissement réservé à l'armée. Une bonne douche, un bon repas et des bons lits de camp. Enroulé dans deux couvertures la nuit n'avait pas été assez longue. Après déjeuner, rassemblement sur la place. Nos camions furent affectés à une autre compagnie. Notre sergent-chef nous quitta. Maintenant nous étions aux ordres d'un adjudant. Nous devons remettre nos fusils dans l'entrée d'un bâtiment sous contrôle d'un officier. Nous restions à une vingtaine. Un peu serré avec nos sacs à dos, nous montâmes dans une espèce d'autocar. Via le pont de Kehl. Nous traversâmes le Rhin, nous étions en Allemagne. Encore quelques centaines de mètres et nous descendîmes sur le côté d'une voie de chemin de fer. Un train y était stationné.

Ce train était composé de wagons de marchandises et de deux wagons de voyageurs. Quand je pense que le dernier soldat allemand avait quitté la France le 19 mars dernier, il n'y avait que quelques jours... L'invasion de l'Allemagne avait commencé. Du côté des Russes, ils étaient entrés eux aussi dans ce pays. Mais revenons à notre train. Sans aucun ménagement, notre adjudant fit descendre les civils d'un des wagons de voyageurs. Ce n'était pas d'un confort à toute épreuve. Les compartiments étaient munis de banquettes en bois. Cela nous changea des wagons à bestiaux et de la paille. Nous disposions de cette voiture pour une vingtaine de personnes. Le train fit des arrêts fréquents. Nous arrivâmes dans une grande ville. Le train s'arrêta et le chef de ce lui-ci nous cria : "Fertic c'est la guerre".

Nous descendîmes sur le bas coté de la voie. Devant la locomotive, il y avait un pont en construction. C'était un pont en métal du style pont Belley de fabrication anglaise. Nous les connaissions bien car en France il y en avait beaucoup. Ce sont des ponts qui remplaçaient ceux qui avaient été détruits. Au loin, un bâtiment, ce devait être la gare. Elle devait être importante vu le nombre de voies qui existaient. Des ouvriers travaillaient sur celles-ci. De chaque côté de la nôtre, des maisons et des arbres qui avaient soufferts de la bataille qui avait dut avoir lieu ici. Les civils descendirent et partirent à pieds. Le train repartit en marche arrière. Nous étions là dans le froid sous nos ponchos. Les ponchos sont des morceaux de toile étanche avec des couleurs de camouflage, de forme ovale avec un trou au centre pour y passer la tête. Tous les uns derrière les autres ont aurait dit des grosses quilles que se promenaient.

Le convoyeur qui était avec l'adjudant était équipé d'un téléphone de campagne. Il avait un sac noir sur le dos, d'où sortait une antenne et sur la poitrine un téléphone muni d'une manivelle et d'un écouteur. Nous sortîmes de la voie ferrée par une petite porte aménagée dans le grillage qui clôturait la gare. Sur le trottoir nous faisons des allers et retours pour nous réchauffer. Nous étions à Rastatt. Au bout d'un bon moment un camion s'arrêta à notre hauteur. Une discussion s'engagea avec notre responsable. Un ordre et nous montons dans ce camion et nous partîmes pour le village de Achern. Nous arrivâmes dans un camp où il y avait des baraquements en bois. Il servait à une compagnie de la légion étrangère rattachée à la première division du général Koenig. Nous étions regardés comme des extraterrestres. Evidemment avec nos capotes bleu horizon nous arrivions de l'autre guerre, celle de 14-18. Nous fûmes hébergés dans un des baraquements. Lits de camp, poêle de chauffage, table et bancs, c'était du déjà vu.

Passage à la douche dans un bâtiment bien équipé pour cela. Après, nous fûmes conviés à nous présenter avec notre habillement au complet, devant un Lieutenant assis derrière une table. A côté de lui un soldat qui tenait un énorme registre. Votre nom, vos papiers, votre grade. Posez vos affaires dans ce caisson. Allez dans l'autre pièce. Déshabillez-vous et revenez attendre ici. Je passais dans la pièce qu'il avait désignée. Deux soldats étaient là devant des piles de vêtements. Notre uniforme allait changer. Un béret anglais sur le côté duquel il y avait un écusson. Des sous-vêtements, des chaussettes, un pullover à col roulé, un pantalon de sortie avec plein de poches, un treillis de combat, des jambières et des godillots anglais, et une capote kaki. Habillé des pieds à la tête, je ressemblais à un soldat de sa majesté.

Je revins dans la salle avec mes nouvelles affaires et je signalais le registre. Libéré, je retournais mettre dans mon sac ma nouvelle tenue. Le treillis était la tenue de rigueur dans le camp. C'était dans cette tenue que le camion qui nous avait amené ici nous emportera le lendemain matin. J'ai oublié de vous dire que notre nouvel armement était une mitraille Sten. On aurait dit une chignole pour percer des trous. Nous avions ordre de n'introduire le chargeur qu'en cas de danger certain.

Nous descendîmes vers le sud en forêt noire. Belle balade à l'approche du printemps. Mais là n'était pas le sujet car nous devons nous méfier des nids de résistance tenus par des jeunes hitlériennes. Des jeunes gens vêtus d'uniforme kaki avec au bras un brassard portant une croix gammée. C'était de terribles fanatiques qui n'hésitaient pas à se jeter sous les véhicules en faisant exploser des grenades ou des mines. Hé oui la guerre n'était pas finie. Notre camion était précédé par un véhicule blindé. Au cours de ce voyage, il nous arrivait de descendre du camion et de partir en patrouille. Nous marchions de chaque côté de la route. Arrivés à une ferme notre patrouille pénétra dans la cour de celle-ci. Sous des arbres, face aux bâtiments, trois tombes avaient été creusées. Pendu à une branche d'arbre, à moitié brûlé, un drapeau nazi.

Notre patrouille était commandée par un légionnaire qui était dans le véhicule blindé. Tout en marchant, le légionnaire nous fit savoir qu'il avait vu des atrocités bien plus cruelles faites par les SS. Il avait fait la campagne d'Afrique et celle d'Italie. Avant notre arrivée, il était de repos. Dans un hameau de quelques maisons, il nous fit mettre nos chargeurs. Faites très attention on ne sait jamais avec ces... des noms d'oiseaux inconnus. Puis il commanda une pause près d'un petit jardin. Deux hommes avec moi : d'un geste ...toi et toi. Nous entrâmes... sans frapper dans une maison. Deux petits vieux étaient là assis devant une cheminée. Il leur fit signe de se lever. Nous étions debout devant la porte complètement médusés. Il leur désigna le grand buffet où était leur vaisselle. Il nous demanda de braquer nos mitraillettes vers eux. Et à force de gestes, il les obligea à casser celle-ci pièce par pièce. Tremblant de peur le petit vieux commença, puis accompagné de sa femme en larmes, ils s'exécutèrent. En ressortant, fier de son action, il nous dit : "Voilà comment il faut les traiter. Sans cela demain ils vous tireront dans le dos s'ils en ont l'occasion".

Nous étions complètement déboussolés. Nous étions sur une autre planète !!!! Dans le camion qui nous emmenait nous arrivâmes dans un gros village. Nous fûmes pris en charge par un sous-lieutenant qui nous fit entrer dans ce qui devait être la mairie. Nous fûmes deux à être affectés dans un garage d'état-major qui était dans une grande ferme. Les autres, de vrais conducteurs, furent affectés dans une unité du génie qui se

trouvait dans une autre ferme. J'en conclusais que mon sergent-chef avait bien fait suivre mes papiers. Nous arrivâmes dans cette ferme à bord d'une jeep. Une belle ferme dont le bâtiment principal était séparé en deux par une tourelle. Nous occupions un des côtés. L'autre était vide de ses occupants. Ils avaient dû faire comme nous; fuir devant l'ennemi.

Sur un côté de la cour des hangars ouverts sous lesquels il y avait toute sorte de véhicules militaires. Dans un autre, celui qui servait d'atelier, un pont à bascule. C'était un plan incliné sur lequel nous pouvions faire monter un camion. Il se mettait à l'horizontal à l'aide de vérins hydrauliques. Une tranchée peu profonde permettait à un homme de se tenir debout sous une voiture. Opération inverse pour redescendre le véhicule après révision. Au fond de ce bâtiment un établi et des machines. Une machine pour roder les soupapes, une surfaceuse pour les culasses de moteurs. Un outillage ultra-moderne pour la période que nous traversions.

J'appris plein de choses. Je connaissais théoriquement le fonctionnement des moteurs à explosion, mais là sur le tas c'est manuellement que je découvris les moteurs quatre cylindres en ligne et les v 8, les systèmes de freinage, l'électricité automobile, enfin tout ce qui était traction et propulsion. Au moins là, je ne perdais pas mon temps. Pour accéder dans la tourelle centrale du corps de ferme une grande porte. De chaque côté une porte qui s'ouvrait sur une des grandes salles. Sur la gauche, une grosse cuisinière noire avec des ferrures chromées. Au centre une table avec quatre chaises. Côté droit, un meuble massif avec au-dessus des étagères avec de la vaisselle. Au fond un énorme poêle à bois en céramique. En façade une porte de chargement. Une cheminée à double conduits. Le conduit du milieu pour l'évacuation de la fumée et l'autre pour le passage de l'air qui se réchauffait au contact du conduit central. Au plafond, deux tuyaux qui distribuaient l'air chaud dans les deux salles du rez-de-chaussée. D'un côté du poêle, un grand coffre qui servait de réserve pour le bois, de l'autre côté un escalier qui montait à l'étage. Pour le chauffage des chambres même disposition qu'en bas. Dans chaque aile une grande salle. Celle que nous occupions servait de salle à manger. A l'étage deux chambres, plus celle de la tour. Dans celles-ci, un lit et une armoire. Nous étions deux par chambre. Il y en avait un qui couchait sur le sommier du lit et l'autre sur le matelas par terre. J'avais choisi le matelas. Notre adjudant-chef qui était responsable du garage avait un logement au-dessus d'une salle près de la mairie. Ce village se nommait Schallstadt.

La mairie était occupée par un capitaine qui était le responsable des sections qui occupaient la région. Ce capitaine avait son logement au-dessus de son bureau. Au milieu de la petite place un bassin qui avait en son centre une colonne sculptée de têtes d'ange. Ils avaient dans la bouche un jet d'eau. Sur cet ensemble notre capitaine avait fait mettre le drapeau français. Le planton qui était de service de garde sur les marches de cette mairie avait ordre de faire arrêter par les hommes de garde tout allemand qui passait devant le drapeau, qui n'enlevait pas son chapeau ou qui ne donnait pas un coup de tête. Le contrevenant était dirigé vers la cuisine que était attenante à la salle des fêtes qui nous servait de réfectoire.

Il était condamné à la corvée des pluches et au nettoyage de la salle. Quelque fois, nous nous rendions au "Gastos", le bistro du village pour jouer aux cartes et boire une bière. Nous avions appris que les Russes étaient dans Berlin et que les Américains allaient bientôt les rejoindre. L'Allemagne était totalement occupée. L'armée allemande était détruite ainsi que les troupes SS. Nous apprenions les atrocités faites dans les camps de concentration. Nous savions qu'ils existaient, mais pas ce qui s'y passait. Le 8 mai 1945, la guerre était finie. Hitler s'était suicidé. Dans le village, pas un Allemand mais des soldats français en plein délire. Le poste de radio qui était dans la mairie hurlait les informations et de la musique. Les fenêtres étaient grandes ouvertes. Nous chantions à tue-tête et dansions sur la place. La bière et le schnaps coulèrent à flots. Le soir ce fût la fête, enfin pour ceux qui étaient encore debout.

Le lendemain matin, le réveil fut délicat. Au garage, des vacances de deux jours furent décrétées. Nos chefs étaient d'accord. Puis la vie reprit doucement son cours. Cela faisait maintenant six mois que j'étais soldat. J'avais eu vingt-deux ans le mois dernier. Qu'avait-il été fait de ma jeunesse ?? La vie est ainsi faite. Mon cher papa avait eu la même. Lui il y avait perdu l'usage de sa jambe droite. Alors je devais me satisfaire de

mon sort. Un jour deux civils se présentèrent à la ferme. Un homme et une femme d'une cinquantaine d'années. Elle, c'était le type même de l'Allemande avec ses cheveux tirés en arrière qui se terminaient par un chignon natté. Lui nous fit comprendre qu'il était le propriétaire de la ferme. Nous appelâmes notre chef.

Il arriva avec dans la main un petit livret Son titre était : Comment le dire. Il comportait des questions en français et les réponses en allemand phonétique. Cela lui permettait de communiquer avec ces gens-là. La femme regarda partout. A son regard, nous comprîmes que nous étions des indésirables. Lui était plus compréhensif. Si nous étions là ce n'était de bon cœur. La part des choses étant faites, nos Allemands prirent possession de leur habitat. Au fil des jours, la femme était devenue plus tolérante. Elle aussi avait compris que si nous étions là ce n'était de notre bon vouloir.

Il arriva un troisième personnage. Nous apprîmes rapidement qui il était car il parlait un peu le français. C'était un ouvrier agricole qui travaillait ici. Avant la guerre il avait séjourné en Suisse et avait appris notre langue. Avec sa famille, il habitait dans une maison du village. Nous sûmes très vite qu'il était très bavard. A chaque fois qu'il le pouvait, il venait parler avec l'un de nous. Il prit l'habitude le midi d'apporter son assiette et de prendre place à notre table. Cela ne nous dérangeait aucunement. Avec lui, nous apprîmes beaucoup de choses sur son pays. Il nous raconta qu'au début le national-socialisme avait pris de l'ampleur grâce à une propagande effrénée. L'arrestation des communistes devenait nécessaire. Ils causaient beaucoup trop de trouble ce qui empêchait le développement de l'Allemagne. Pour les Juifs, ils possédaient toutes les banques et ce n'était pas le gouvernement qui dirigeait le pays mais eux avec la puissance de l'or. Donc de ce fait ils étaient nuisibles. De plus avec leurs coutumes... Enfin les Allemands comprenaient que tous ces gens-là devaient être mis en dehors de la société. La propagande à outrance par la radio et les journaux avait fini par leur poser des œillères.

Le Führer était un homme formidable. Il avait construit une grande Allemagne respectée dans le monde entier. Nous étions tous derrière lui. L'Allemagne allait devenir la plus puissante nation d'Europe. Quand la France déposa les armes et qu'elle devint notre alliée après l'accord du Maréchal Pétain. Sa collaboration avait eu un impact important chez nous. La presse, la radio diffusaient l'accord de Montoire. Voilà ce que notre interlocuteur nous disait jour après jour. Il ajouta lors d'un de ses palabres : "Vous nous reprochez d'avoir été tous présents quand notre Chancelier faisait un discours et que tous nous l'ovationnions le bras levé. A l'armistice en 1940 vous avez fait la même chose avec votre Maréchal Pétain. Vous aviez même un chant en son honneur. Que pouvait-on répondre à tout ce qu'il disait. Ce qui changea, ce fut quand Hitler déclencha un conflit qui par la suite devint mondial. Bien des Allemands comprirent qu'ils avaient été trompés. Cet homme-là représentait pour nous tout les ressentiments du peuple allemand. Nous recevions notre nourriture de la cuisine de la mairie. Nos cultivateurs et leur employé avaient repris leurs occupations.

Un jour le tracteur du patron de la ferme ne voulu pas démarrer. Ce fut un mécano de chez nous qui alla mettre son engin en marche. Ils cultivaient des pommes de terre et des betteraves. Avant notre arrivée, ils avaient deux vaches laitières, quatre cochons, des poules et des lapins. Ils avaient tué ou vendu ce cheptel avant notre invasion. Nous vîmes reconstituer celui-ci. Les semaines passaient doucement. J'avais reçu deux lettres depuis que j'étais arrivé là. La patronne s'était adoucie jour après jour. Quand nous pouvions rendre un service à son mari, nous le faisions gentiment. Il arriva à notre fermière le dimanche de nous faire une couronne briochée avec du miel en garniture. A part les fanatiques tel que les Nazis, dans le fond ce sont des gens comme nous.

Reprenons le cours de mon histoire. Notre adjudant-chef avait une passion : les vieilles voitures. Pour ses déplacements officiels, il avait sa jeep. Pour ses sorties personnelles, il avait une voiture de collection. Une Peugeot 201 de 1935. Dieu seul sait où il l'avait trouvée. Elle était vert bouteille avec intérieur cuir fauve. Quatre portes, malle arrière avec roue de secours. Des phares, pare-chocs et calandre chromés. Nous avions intérêt à la bichonner. Pas de boue sur les roues ou sur les marches-pieds. Fixé sur le phare de droite en regardant ce véhicule, un fanion aux couleurs de notre drapeau. Un soir au bistro, nous étions là à boire une

bière quand notre capitaine fit irruption dans la salle. A vos rangs fixe, d'un bond tous les occupants furent debout au garde-à-vous. Repos, et tous nous reprîmes nos places.

Cet officier alla s'asseoir à une table et d'un geste il désigna trois d'entre nous pour aller le rejoindre. Je fus l'un d'eux. Vous savez jouer à la belote : Alors avant de commencer, un demi de bière pour chacun de nous. Les perdants payeront le schnaps. Au cours de la partie, il commanda un demi de vin blanc. Un demi par personne dans nos bocks à bière. Ce jour-là, je ne connus pas les vainqueurs, car il me fit remplacer par un autre soldat. J'étais fin saoul et un copain me ramena à la ferme. A l'avenir, je serai plus méfiant. Il venait de temps en temps faire sa belote avec toujours le même rituel. J'avais pris l'habitude dès qu'il apparaissait de prendre le large ou j'attendais qu'il ait choisi ses partenaires pour entrer dans la salle.

Le mois de juin venait de commencer et rien de bien particulier ne s'était passé. Les balades en forêt noire à cette saison, ce n'était pas désagréable et ça passait le temps. Dans le Pacifique, les Américains reprenaient île par île et s'approchaient du Japon. A part avoir le mal du pays, le reste restait sans grande importance. Un jour la routine s'arrêta. Il fallait deux mécanos pour accompagner un convoi qui partait pour Eméningen. Je fus désigné pour faire partie de ce convoi. Nous avions un camion avec chauffeur. Ce camion était bien équipé pour des dépannages.

Le matin, branle-bas de combat nous voilà partis. Dans la jeep de tête un officier; son chauffeur et un convoyeur munis d'un téléphone de campagne. Suivi de trois camions chargés chacun d'une vingtaine d'hommes et nous trois dans notre véhicule... La route me parut longue. Arrivés sur place les soldats du convoi devaient monter la garde tout autour de la gare. Des ambulances arrivèrent, suivies par des voitures de la croix rouge. Autrement dit un convoi sanitaire.

Que faisons-nous là. Pour toute réponse, des ambulanciers firent descendre des voitures des spectres humains. Il s'agissait du rapatriement de déportés d'un camp de concentration. C'était terrible à voir. Des squelettes humains en pyjamas rayés qui se soutenaient pour mettre un pied devant l'autre. Interdiction absolue de leur donner à boire. Ils nous regardaient avec des yeux hagards. Des femmes et des hommes que des infirmiers faisaient monter dans des wagons. D'autres infirmiers transportaient des malades sur des brancards et les déposaient dans des wagons de marchandises. Un spectacle à vous rendre fou. Comment d'autres hommes avaient-ils pu faire subir à leur semblables des traitements aussi inhumains. Nous ne pouvions rien faire pour eux, c'est cela qui me fit le plus de mal.

64 ans plus tard, quand j'y repense j'ai toujours aussi mal. Ce train devait conduire ces malheureux en Suisse pour être plus tard hospitalisés près de chez eux. Je ne pourrai jamais les oublier. De retour à Schallstadt, nous en parlâmes à qui voulait bien nous entendre. Notre ouvrier agricole en parla à ses patrons. D'après lui, ils ne savaient pas tout. Fin septembre, je fus convoqué au bureau du Capitaine. Il me donna un ordre de mission. Je devais me rendre à Baden Baden, siège du haut commandement Français en Allemagne.

Deux jours plus tard une jeep me conduisit à la gare de Fribourg. Nous étions deux à prendre le train pour cette direction. Arrivés à Baden Baden, nous remîmes nos ordres de mission à un planton du poste de garde. Dans l'après-midi une Opel vint nous prendre pour nous déposer devant un grand hôtel. Dans le hall d'entrée, un sous-officier nous dit où il fallait nous rendre. Dans un bureau, un autre nous désigna notre chambre en nous commandant de nous mettre en tenue de sortie. Autrement dit changer de pantalon et de le rejoindre dans son bureau. Dans la chambre deux vrais lits et deux petites armoires. Attendant à cette chambre un cabinet de toilette. C'était vraiment inespéré un tel luxe. Nous n'en revenions pas. De retour chez notre Sous-lieutenant constatant notre émerveillement, il nous dit : vous êtes ici au Signal Center, c'est ici que les dépêches officielles arrivent pour le CCFFA. Vous serez chargés de les convoier dans les endroits qui vous seront désignés en temps voulu.

Suivez moi, je vais vous montrer où arrivent les dépêches. Dans une grande salle, il y avait une dizaine de bureaux. A côté de chacun d'eux, des machines munies d'un clavier de machine à écrire. Au-dessus une ouverture par où était éjectée une feuille de papier imprimée. Des télétypes, les ancêtres de nos fax actuels. Sur le côté gauche de l'entrée, une grande table sur laquelle étaient posées les fameuses dépêches. Un soldat classait ces dépêches dans un ordre bien défini. Notre tâche sera de convoier par le train ces dépêches dans les villes qui nous seraient désignées à la remise de ce courrier. Puis il nous fit connaître la salle où seraient servis nos repas. Les horaires des tours de garde que nous devons assurer les jours où nous ne serions pas de convoi. Ceux-ci seraient affichés dans un panneau sur la porte d'entrée de son bureau. A nous de vérifier notre emploi du temps. Les tours de garde étaient à exécuter au centre du CCFFA, c'est-à-dire à l'hôtel où étaient tous les officiers supérieurs de l'armée française.

Nous y serions conduit par groupe de quatre. Cette garde devra être assurée pendant vingt heures et chaque tour de garde par soldat sera de trois heures. Que signifient les initiales CCFFA : Commandement en Chef des Forces Française en Allemagne. Notre Lieutenant nous donna l'ordre d'être prêt pour le surlendemain. Nous avions quartier libre pendant deux jours. Baden Baden une superbe ville d'eau, avec ses thermes, ses superbes hôtels. Elle n'avait aucune trace de la guerre. Nous en occupation !!!! Non, nous étions là en touristes. La suite nous rappela que nous rêvions. Avec Robert, mon collègue, nous profitâmes au maximum de cette semi-liberté. Mais une pensée venait de temps en temps troubler notre quiétude. Le souvenir et la vision des déportés. Tout ce luxe en parallèle à cette terrible misère...

Personne ne s'était insurgé contre ces atrocités qui duraient depuis plus de sept ans. Il ne faut pas dire que personne en Europe ne savait ce qui se passait dans ces camps. Alors à quoi servait la croix rouge internationale et les mouvements religieux ??? Arrêtons-là nos réflexions et revenons à Baden. Tôt le matin, le jour de la reprise de nos occupations, Robert et moi nous devons nous présenter au bureau des dépêches pour recevoir notre ordre de mission. A huit heures précises, nous étions aux ordres. En ce qui me concerne je reçus une sacoche avec des lettres cachetées portant des noms et des numéros inscrits en grosses lettres. Je ne devais remettre ce courrier qu'à la personne qui me donnerait les chiffres portés sur l'enveloppe.

Robert était mon protecteur. Il reçut comme arme une mitrailleuse et une affiche portant ces mots : "Ce compartiment est absolument interdit à toute personne même aux officiers supérieurs". Ce message était aussi en allemand. Transportés dans une voiture Opel jusqu'à la gare où nous devons prendre le train, destination Fribourg. A chaque gare où nous serions à l'arrêt, une estafette viendrait prendre le courrier. En aucun cas, nous ne devons quitter notre compartiment. Dans une musette de quoi manger. Ration de combat plus un énorme morceau de gruyère, une petite boule de pain et un bidon d'eau. Nous devons coucher au lieu d'arrivée et revenir le lendemain en exécutant les mêmes consignes.

Dans le train, nous dûmes faire évacuer un compartiment suivant les ordres reçus. A l'énoncé de l'affiche, il n'y eut pas résistance. Par la suite ceci devint la routine. Porte close, rideaux tirés, nous pouvions nous allonger sur les banquettes. Il nous arriva de refuser l'entrée de notre compartiment à un commandant. Les ordres sont les ordres et celui de refuser l'entrée du compartiment nous plaisait bien. Puis ce fut notre tour de garde. Nous étions en faction dans le hall d'entrée de l'hôtel où les officiers supérieurs avaient leur bureaux. Des généraux tel que le général Koenig, le général de Monsabert et bien d'autres. Des colonels, des commandants, des capitaines et tous les autres. La France était bien pourvue en responsables dans son armée.

Le moins drôle, à chaque fois qu'un de ceux-ci se présentait, il fallait rectifier la position, c'est-à-dire se mettre au garde-à-vous. Nous devons présenter les armes seulement aux généraux. A leur arrivée, nous en étions prévenu par l'officier qui précédait son entrée. La aussi, cela devint une routine. Le temps passé et cela me pesait de plus en plus. Je n'étais pas malheureux physiquement, mais mon moral en avait pris un bon coup. Cela faisait quant même une année que j'étais dans ce cirque quand Noël arriva. Sans avoir revu ma famille, ma fiancée, mes chers amis, juste quelques lettres. Je devenais un peu coléreux. Nos voyages répétitifs commençaient à m'agacer. Même quand nous allions jusqu'à Lindau sur le bord du lac de

Constance. Ce qui prenait trois jours. Le jour de Noël arriva. Nous étions conviés au foyer du soldat où un repas nous serait servi. Nous nous rendîmes à cette invitation avec l'intention de bien nous amuser. Ces occasions-là étaient si rares. L'hiver glacial n'arrangeait rien.

Effectivement, une entrée suivie d'un bon repas nous furent servis, dinde avec petits légumes, fromage (du gruyère) et la traditionnelle bûche de Noël accompagnée d'une coupe de champagne. Quelques officiers étaient présents à une table. Toutes les armes y étaient représentées. De l'infanterie, des artilleurs, des aviateurs, des marins et des légionnaires. Tout allait bien, jusqu'à ce que des invectives entre armes devinrent un échange de coups de poing. Alors toute notre tablée pris la porte. Nous étions six à quitter les lieux. Par instinct plus que par envie, nous prîmes la seule rue que nous connaissions bien. Celle qui conduisait à la gare.

Il faisait froid et nous nous demandions où aller finir cette douce nuit. Arrivés sur la place de la gare, je ne me rappelle pas celui qui fit remarquer qu'une lumière était allumée à l'étage d'un immeuble et que des chants nous parvenaient. Sans nous être concertés, nous nous dirigeâmes vers cet immeuble. Monter à l'étage et pénétrer dans le logement ne nous causa aucun remords. N'étions nous pas les vainqueurs ??? A notre irruption dans la salle à manger, ce fut la consternation doublée d'une peur certaine. Tous les convives se levèrent, trois couples, deux enfants entre six et dix ans, et deux personnes âgées. Il resta, en bout de table, un homme avec des moustaches à la Prussienne et sur un côté un gars qui pouvait avoir notre âge. Ils étaient au dessert, ce qui nous arrangeait bien. Du vin blanc, des verres propres ! Nous voila installés comme des invités. Le vieux Prussien nous jetait des regards qui en disaient long. Tous les autres s'étaient blottis dans un coin de la pièce. Nous nous en amusions comme des petits fous. Jusqu'à ce que le jeune qui était resté à table mit une jambe de bois sur la table. Et dans un français correct : "Voilà ce que la guerre m'a rapporté. Je faisais des études de droit quand j'ai été appelé dans l'armée. Connaissant votre langue, j'ai servi d'interprète à un officier d'état-major à Paris. Ce que vous faites en ce moment j'ai fait chez vous ce genre de chose".

Stupéfaits, abasourdis, ne sachant que faire, nous nous sommes levés et en nous excusant nous avons vidé nos poches, argent et cigarettes ("Pour vous dédommager"). Contrairement à ce qu'il aurait dû arriver, une des femmes vint nous raccompagner à la porte en tapotant l'épaule de Robert, en lui parlant. Un peu piteux fut le retour au Signal Center. Il n'était pas question de nous vanter de notre visite inopportune.

Pour moi, le temps passait dans la mélancolie. Réfléchissant à tout ce qui m'était arrivé depuis cette rafle en 1941. Rien de valable, sauf peut-être les quelques petits renseignements fournis à la résistance ! J'en étais arrivé à me demander ce que je faisais ici. Je saismon devoir ?

En réalité il consistait en quoi. A monter la garde, à porter des lettres, ne pouvoir rien faire pour tous ces gens qui avaient tant souffert ? Ecœuré, j'étais au bord de la déprime. Nous étions fin janvier 1945. J'arrivais à me moquer de tout. Si bien qu'un jour, de garde au CCFFA, je montais la garde quand un jeune lieutenant me fit le reproche de ne pas rectifier la position. Alors avec un aplomb que je ne connaissais pas : "Comment as tu eu tes galons ? Ton père doit être au moins général. A ton âge, moi je risquais ma peau dans la résistance pendant que tu te la coulais douce à Londres".

Dans une colère folle, il me quitta. Il ne fallut pas longtemps avant que je ne sois convoqué chez le général de Monsabert. J'y fus conduit sans ménagement, entre deux gendarmes militaires. Sans me demander ce qui m'arrivait, la punition était déjà au tableau. "Ancien FTP ? Au garde-à-vous". "Oui mon général". Réponse : "Cela ne m'étonne pas. Comme objecteur de conscience vous irez faire un séjour d'un mois à la légion". J'avais la confirmation de ce que je pensais de nos rapports avec l'armée. Après une nuit dans une pièce du sous-sol je fus conduit à ma chambre pour y prendre mes affaires. Entre deux gendarmes, on me conduisit à quelques kilomètres de là dans un camp de la Légion. Je reconnus ce lieu pour y être passé. C'est là que nous

avons touché nos uniformes. Reçu par un officier qui lut mon motif de punition. "Bien laissez-le, je m'en occupe". Les gendarmes repartirent.

L'officier me posa des questions : Pourquoi j'avais agi ainsi. Je lui expliquais ce qui m'arrivait de A à Z. En haussant les épaules : "Nous allons nous occuper de vous". Dans un des baraquements, un légionnaire me désigna mon lit de camp et où mettre mes affaires. Puis il m'accompagna dans un autre. Voilà ton travail, tu trieras des uniformes que les gars de passage nous laissent. Le matin, réveil à sept heures, petit déjeuner et à huit heures, exercice toute la matinée et l'après-midi au travail. Retour à la chambrée à huit heures. Extinction des feux à vingt heures. Tu suis le mouvement et tu n'auras pas de problème. Attention au respect des officiers. Et ce fut ma punition. Mais elle dura un peu plus d'un mois puisque je reçus mes papiers pour me rendre au bureau de démobilisation à Rouen au début mars 1946.

Je quittais le camp sans regrets. Profitant d'une section qui allait à Baden Baden, le chauffeur me déposa au Signal Center. Le lieu d'où j'étais parti. Robert et deux autres collègues furent surpris de mon arrivée. Les questions fusèrent : Comment s'est passé ton séjour à la légion ??... Robert devait être démobilisé, lui aussi le lendemain. Nous allions voyager ensemble comme par le passé, mais dans des conditions plus détendues La soirée se passa dans une super ambiance. Le lendemain matin l'Opel de service nous transporta à la gare. Pour moi prendre le train ce jour-là fut une très grande joie.

Baden Baden via Paris par Strasbourg dans un compartiment de voyageurs. Evidemment le trajet nous parut très long. Nous nous quittâmes dans la capitale. Il regagnait le nord de la France et moi l'ouest. Nous étions le 25 mars 1946. Enfin Rouen, la ville de Jeanne d'Arc. Cette ville avait beaucoup souffert des bombardements. Il me fallut un certain temps pour trouver la caserne où le bureau de démobilisation était installé. Là je fus reçu par un adjudant et son secrétaire. Présentation de mes papiers, mon ordre de libération, et de mes états de service.

Il me remit des papiers à remplir pour par la suite toucher une retraite d'ancien combattant. Effectivement j'avais fait partie d'une unité combattante. Mais être payé pour ce que j'avais fait me parut inconcevable et outrageant. Je pris les papiers et je les déchirais en lui disant : "Chez moi on ne paye pas les assassins et c'est ce que vous avez voulu faire de moi". Là j'avais gagné un point tellement il était resté sans pouvoir dire un mot. Je passais dans une salle dans laquelle il y avait des casiers pleins de paquets portant des noms. Un soldat me remis mes affaires civiles, celles que j'avais laissées à Alençon à ma mobilisation. Là je leur tire mon chapeau, car au bout d'un an je ne pensais pas les revoir.

Me changer ne demanda pas longtemps. Je retrouvais la gare et je pris le train pour Flers-de-l'Orne. Le train, j'en avais pris l'habitude. Après une bonne demi-heure d'autocar...Tinchébray. Je crois avoir fait le trajet de la gare à la maison de mes parents au pas de course. Je ne puis vous décrire la joie de nos retrouvailles. Thérèse avait pris sa journée connaissant la date de mon arrivée, mais ne sachant pas à quelle heure je serais de retour. J'avais pris la précaution à Paris de téléphoner à mon père pour lui dire que j'arrivais. J'avais toujours eu son numéro en cas de ...

Mounouche et Raymond nous attendaient pour dîner. Une soirée que je n'oublierai jamais. Le lendemain, je redécouvris notre maison. Les réparations avaient été faites et mes parents avaient acheté une nouvelle salle à manger. Dans les jours qui suivirent, je retrouvais du travail dans une autre usine. Les prisonniers étant rentrés, ils avaient repris leurs emplois. La vie repris son cours et Thérèse et moi nous nous mariâmes le mois de juillet suivant.

Voilà le temps passé de ma jeunesse. Alors mes enfants et petits-enfants faites en sorte que jamais cela ne se renouvelle et par tous les moyens en votre possession, luttiez contre la domination de certaines idéologies,

qu'elles soient politiques ou religieuses. Depuis, je me suis mis à peindre, alors prenez le temps d'aller sur mon site, vous y trouverez quelques unes de mes toiles à thèmes :

<http://www.jean-lebesnerais.fr/>

Maintenant avec bien des années de recul et de réflexion, je me pose toujours les mêmes questions. En 1938, quand Hitler et Staline avaient signé un accord, le gouvernement Français avait fait arrêter les communistes. Leur chef Maurice Thorez s'était réfugié en Russie pour ne pas finir dans un four crématoire comme les autres. Il était considéré comme déserteur. Après l'armistice, quand de Gaulle s'était réfugié en Angleterre au lieu de rester en France avec son chef le Maréchal Pétain qui était ministre des armées. Pour l'aider à organiser la résistance et empêcher ce Maréchal de nous vendre à l'ennemi. C'était plus facile de faire des discours et de préconiser la résistance au micro de la BBC en Angleterre. Il aurait pu regagner l'Algérie avec les autres responsables de nos armées.

Car celui qui a vraiment fait un travail d'organisation et de regroupement des maquis de la résistance était l'ancien préfet socialiste d'Eure-et-Loir, Jean Moulin. La curieuse arrestation de celui-ci peu après son retour de sa visite à de Gaulle avait laissé planer une certaine suspicion. C'est à lui seul que nous devons la possibilité de pratiquer nos actions pour la libération de notre pays. Et c'était à lui seul que revenait l'organisation d'un gouvernement provisoire. N'oublions pas que les FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) ne sont vraiment entrées en vigueur qu'en 1943, quand les allemands reculaient en Russie. C'est seulement à partir de cette date que nous en avons vu. Les FTP (Francs Tireurs et Partisans), nous étions tous des résistants du début.

Le curieux empoisonnement du bras droit de Jean Moulin, le capitaine Simon, à Cherbourg trois jours après le débarquement (Je tiens ce renseignement de sa belle-sœur). Comment se fait-il que les maquis du Vercors et d'Auvergne n'avaient pas été approvisionnés en armes pour ralentir la progression des Allemands venant du midi et du centre de la France. Il y a eu des attaques de ces maquis. N'étant pas suffisamment armés, cela a coûté plus de deux mille morts dans le massif du Vercors. L'insurrection dans Paris avait commencé vers le 12 août 1945. Les Américains et les Anglais ne croyaient pas dans la force de l'action de la résistance. Ils considéraient de Gaulle comme un usurpateur, Pétain étant à leurs yeux le vrai représentant de la France. Ce Maréchal ayant collaboré avec l'ennemi, il avait donc pris parti pour les Nazis. La France était de ce fait devenue une ennemie. Quelques jours avant le débarquement, des documents furent remis aux chefs de groupes de la résistance en Normandie et de Bretagne. Ces documents stipulaient que le débarquement aurait lieu dans le Nord de la France. Coïncidences désastreuses, pratiquement au même moment ces chefs se firent arrêter.

Revenons à Paris en août 1945. Les résistants progressent de toute part. Malgré les chars allemands qui détruisent les barricades, qui étaient reconstruites quelques instants après leurs passages, la fusillade tenait nos ennemis en alerte. Ce qui immobilisait pas mal de troupes. Vers le 22 août, les insurgés tenaient une grande partie de Paris. Les Alliés avaient décidé d'envoyer le général Leclerc, ayant passé par Argentan dans l'Orne, aider le général Patton pour contourner Paris par le sud et les Anglais avec les Canadiens passeraient par le nord. Ils voulaient encercler la capitale.

De Gaulle, étant au courant des intentions de nos alliés, ne tint pas compte de leur décision. Il envoya le général Leclerc aider les résistants. Le 24 août au soir, le capitaine Dronne arriva à l'hôtel de ville. Mais les Allemands résistèrent dans certains quartiers. Leclerc entra dans Paris le 25 août et arriva à Montparnasse. Il prit d'assaut l'hôtel Meurise où il fit prisonnier Von Choltitz, commandant allemand de Paris. Le général de Gaulle arriva dans l'après-midi où il retrouva Leclerc. Pourquoi a-t-il agi ainsi ? Parce qu'il voulait être le seul à commander et à prendre le pouvoir. Rue Saint-Dominique il retrouva son ancien bureau. Il voulut faire face à la résistance. La France n'était pas libérée totalement qu'un conflit éclata avec celle-ci. Ce conflit prit

de l'ampleur avec la présence du cardinal Suhard, celui qui bénissait les armées nazies sur le parvis de Notre-Dame. Ah ..oui, n'était-il pas gravé sur la boucle de leurs ceinturons : Gott ist mit uns (Dieu est avec nous).

Les Alliés rappelèrent à de Gaulle que le général Leclerc était et resterait sous leurs ordres, sous peine d'être privé d'armement. Evidemment, il faut reconnaître que de Gaulle avait insufflé aux Français la volonté de résister. Mais il ne supportait pas que la résistance, celle de 1941, la vraie, celle où des jeunes avaient risqué leur vie sans autres motifs que de faire face à l'ennemi. Ah oui... il faut reconnaître que cette jeunesse était en grande partie d'obédience communiste. Par la suite, ces jeunes hommes avaient entraîné avec eux des séminaristes, des curés, des ouvriers, des paysans. Toutes les classes sociales y étaient représentées.

Il réussit à faire dissoudre les mouvements de résistance qui n'étaient pas rattachés au FFI. Ces mouvements comme Combat et Libération qui avaient prouvé leur efficacité disparurent. A la création de l'Europe où il était un responsable : qui fut nommé président ?? L'ancien responsable du camp de concentration de Mauthausen. Et Pie XII, le pape de l'époque qui pendant toute la durée du règne de Hitler ne leva même pas le petit doigt pour empêcher les Nazis d'exterminer les Juifs (C'était des concurrents en moins). Ce pape qui voyait l'affaiblissement de l'Allemagne comme la fin du rempart anti-bolchévique.

En ce qui concernait mon père, M. M..., celui-là même qui avait fait arrêter les communistes en 1938, vint le trouver pour lui demander qui avait été l'auteur de cet acte criminel. Je ne vous raconte pas la façon dont mon cher papa l'avait éjecté de son bureau. Pendant ce temps, dans le Pacifique que s'était-il passé ?? Les Américains buttaient sur la résistance Japonaise. Alors ils n'hésitèrent pas employer la bombe atomique. C'est alors que les 6 et 9 août 1945 ils lâchèrent deux bombes, une sur Nagasaki et l'autre sur Hiroshima. Elles firent plus de cinq cent mille morts civils. La fin de la guerre fut signée entre ces deux belligérants le 2 septembre 1945.

Nous n'avons rien à envier aux Allemands. Dans les camps Américano-Français de prisonniers Allemands, le compte des morts pendant l'hiver 44-45 s'éleva à plus de trois mille morts. "Morts pour raisons diverses", de James Bacque : il y relate ces faits officiels. Ce cataclysme qui a duré plus de quatre années avait coûté la vie à plus de cinquante sept millions d'êtres humains. La parodie du tribunal de Nuremberg où des Nazis ne furent pas reconnus coupables de leurs actes... Pie XII, celui dont je parlais précédemment, avait permis à bien des responsables des camps de concentration de regagner l'Amérique du Sud et même les Etats-Unis.

L'erreur voulue à Yalta avec l'accord de Eisenhower pour les Américains, Churchill pour les Anglais et Staline pour les Russes. La France n'y était pas invitée. Ils décidèrent la création de l'état d'Israël sans concevoir un état Palestinien. Les Juifs avaient terriblement souffert de la Shoah qu'ils méritaient bien cet état mais là aussi les trois acteurs de cet accord voulaient eux aussi que les Juifs quittent leurs pays. Dans ces pays, ils furent aidés pour le faire. Les affrontements entre Juifs et Palestiniens sont tous les jours d'actualité.

Puis il y a eu la guerre en Indochine, la guerre en Algérie, les conflits ethniques en Afrique. Vient maintenant l'Iran, l'Afghanistan et tous les autres belligérants du monde. Les camps de répressions contre les terroristes aux USA qui n'avaient rien à envier aux camps Nazis. C'est à croire que la dernière guerre mondiale n'a pas suffi, puisque l'on se bat encore pour des idées qui datent des guerres de religions. Chacun a le droit de penser et de croire ce qu'il veut tant qu'il ne nuit pas aux autres.

Voilà ce que j'ai fait et ce que je pense. Un clin d'œil : j'ai peint un tableau représentant mes vieux amis prenant leur petit déjeuner. En arrière-plan l'escalier sous lequel je m'étais caché. Dans une exposition en Allemagne, j'ai présenté cette toile. Cette toile fut primée. Avouez que pour moi c'était plutôt drôle.

Jean Lebesnerais, Rouen, 2010

A lire :

Les mensonges de la seconde guerre mondiale, de Philippe Faverjon, Edition Perrin, www.edition-perin.fr
Morts pour raisons diverses, de James Bacque, traduit de l'anglais par Catherine Ludet, édition Sand.



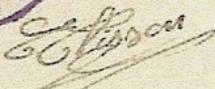
Exposition internationale, Berlin, février 1978

Œuvre exposée sous l'égide du gouvernement français



en arrière-plan, l'escalier sous lequel j'étais caché

N° 112719 Série :
 PRÉFECTURE DE L'ORNE

Empreinte  Signature du titulaire : 

3 FRANCS

CARTE D'IDENTITÉ

 Nom : *CLISSON*
 Prénoms : *Emile*
 Né le *13 Septembre 1929*
 à *Paris*
 Département *19ème Arr.*

Domicile : *Argentan*
dans les locaux de culture...

Taille : *1 m 60*
 Cheveux : *châtains*
 Moustache : *x*
 Yeux : *verts*
 Signes particuliers : *x*

Nez : *rect. Bas.*
 Forme générale du visage : *long.*
 Teint : *clair*

Atençon le *14/11/1942*
 Le Préfet,
 Le Chef de Division.

Ma carte de résistant

